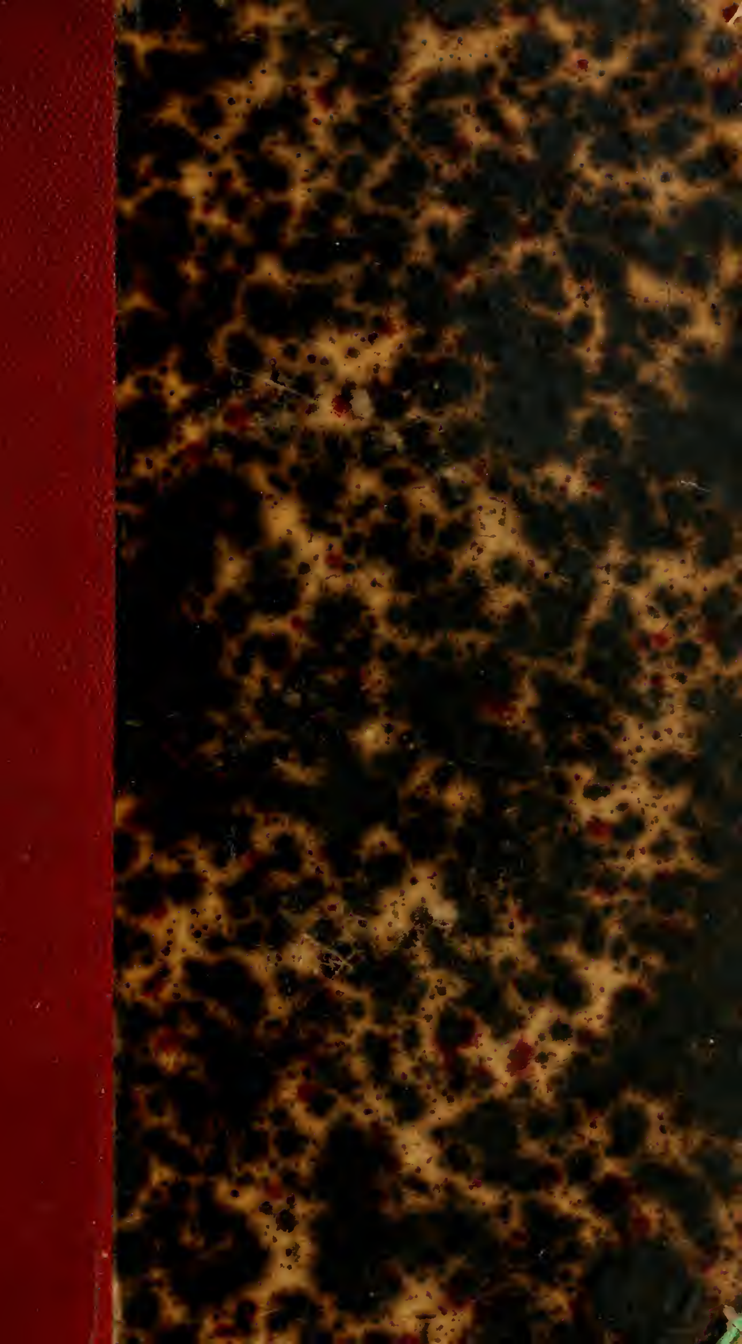






François Liszt

SOUVENIRS D'UNE COMPATRIOTE

PARIS

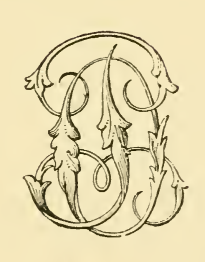
TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

JANKA WOHL

François Liszt

SOUVENIRS D'UNE COMPATRIOTE



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1887



FRANÇOIS LISZT

SOUVENIRS D'UNE COMPATRIOTE

« On ne doit pas pleurer les morts, on doit se réjouir avec les vivants », disait Liszt, lorsqu'en ma présence on lui apprit la mort inattendue d'un ami. La leçon me profitera — je ne pleurerai plus l'homme unique qui vient de nous être ravi. Il restera vivant pour moi à tout jamais. Il a enrichi ma vie intellectuelle de trésors inépuisables ; il m'a ouvert des horizons

sans bornes; il m'a légué un héritage moral qui assure désormais le double avenir de mon esprit et de mon cœur. Il est mort, mais je ne l'ai point perdu, tant mon existence s'est imprégnée de son affection, fondue avec son génie. A défaut de sa personne, son image me tiendra compagnie. Comme par le passé, je demanderai conseil à ce vaste esprit pour lequel le travail était le premier des titres de noblesse, à ce cœur tendre et généreux, aux délicatesses infinies, à cette âme fière et digne, dans laquelle toute vérité persécutée, tout génie méconnu trouvaient un champion capable de les faire triompher. Il restera un des pénates de mon foyer, toujours présent, toujours entouré de mon affection reconnaissante.

I

Nos relations datent de loin. J'avais dix ans lorsque je vis Liszt pour la première fois à un de ses concerts d'orchestre. Il avait été le Sindbad, le héros de mes rêves d'enfant, et toute mon ambition, mon unique désir, était de me rapprocher de lui. J'y réussis. Il loua mon jeu — on voulait me faire pianiste, — se mit au piano, et me régala de tout mon petit répertoire : la fugue de S. Bach, la *Ber-*

ceuse de Chopin, une sonate de Scarlatti. Puis il me donna un tas de bonbons et embrassa mes grosses nattes brunes, l'orgueil de ma mère, que, suivant la mode hongroise, je portais toutes pendantes. J'étais très petite et mes cheveux étaient très longs. C'est Liszt qui en fit la remarque. Il m'avait tout bonnement tourné la tête.

Une amie vient de m'envoyer une lettre que je lui avais écrite à cette époque. J'ai retrouvé avec étonnement, dans ces effusions enfantines, une preuve de plus de l'ascendant, que la personnalité extraordinaire de cet homme exerçait sur tout le monde. Il dirigeait personnellement sa *Messe de Gran* exécutée à l'église paroissiale de Budapesth. J'étais dans le chœur, en face de lui, et le jeu de cette

physionomie unique frappa mon âme d'enfant de manière à m'inspirer les lignes suivantes : « Il m'était impossible de détourner mon regard de cette figure sublime. Rien de plus intéressant que de voir diriger Liszt. Ses traits reflètent toujours le caractère du passage musical dont il entend les flots harmonieux. L'enthousiasme, la béatitude, la ferveur spiritualisée, se lisaient dans ses yeux. J'aurais toujours pu dire d'avance quel mouvement l'emporterait dans le passage commencé. Les traits de Liszt m'en révélaient le secret. »

Enthousiasmée, je chantai mon dieu en vers français et allemands qu'on reproduisit en traduction hongroise dans nos journaux. Pour me remercier il nous fit annoncer sa visite. Il nous arriva, grand,

svelte, montant nos deux étages quatre à quatre, ses beaux cheveux grisonnants flottant sur l'épaule, enveloppé de son large manteau que, d'un mouvement, il drapait aussi savamment qu'un Romain sa toge. Lorsqu'il m'embrassa la main comme à une « grande demoiselle », mon petit cœur faillit, je crois, se briser d'émotion...

« En voilà une petite tête ! » répétait-il sans cesse en caressant mes cheveux...

Et alors il me raconta comme quoi son père avait eu l'*idée fixe de le voir devenir quelqu'un ;* comme il faut être sérieux et diligent pour cela, s'appliquer à bien faire les choses ; et quand ma mère se plaignit que, tout en jouant des gammes, je composais des vers, il hocha la tête d'un air soucieux.

— Je crains, dit-il, que, de cette manière, les vers et les gammes ne soient également mauvais.

Et moi je crains que ce n'ait été un mot prophétique du maître.

Liszt avait la mémoire des rois ; — non, il avait la mémoire du cœur, ce qui vaut mieux. Dès cette visite il ne m'oublia plus. Moi, une enfant, je fus capable d'éveiller en lui un intérêt durable. De loin en loin, il m'en donnait la preuve en m'envoyant un souvenir par quelque compatriote qu'il rencontrait à l'étranger : la collection de ses *Rhapsodies hongroises*, un livre, une photographie ; enfin toujours le signe « d'une affection constante, d'une amitié fidèle et reconnaissante », comme il l'écrivait sur un petit portefeuille que, se souvenant de

moi au dernier moment, il avait confié pour m'être remis à un de nos musiciens les plus éminents en le reconduisant à la gare de Weimar. Ce n'était point une phrase. Liszt était profondément reconnaissant de tout sentiment sincère qu'on lui vouait ; et cette tendance de son caractère nous explique suffisamment les attachements fanatiques qu'il inspira et qui l'accompagnèrent jusqu'à la tombe.

Quelques années plus tard, Liszt revint à Budapesth. Il passa un soir chez nous. J'étais malade, mais on me fit lever à dix heures pour voir le maître. J'avais fait des progrès ; je lui jouai une de ses compositions, *Le Rossignol ;* mais, énervée par la maladie autant que par l'émotion, mes forces me trahirent, et, posant mes deux bras sur le pupitre, je fondis en

larmes. Il fallait voir alors cet homme aimable se mettre en quatre « pour faire rire l'enfant »! J'étais déjà à même de comprendre la musique divine, entraînante, que j'entendais à cette heure bénie. *Soirées de Vienne, Valses et Mazurkas* de Chopin, badinages musicaux, tout y passa. Ce fut une féerie, un enchantement, et mon vieux maître de musique, ami de Liszt, jura de ne l'avoir jamais entendu jouer avec plus d'entrain. L'auditoire fut aux anges ; moi, je passai la nuit en délire, et l'archange Liszt rayonnait continuellement au milieu des problèmes d'algèbre dont mon cerveau surexcité cherchait la solution.

Je me rappelle encore un petit incident comique, qui fit le désespoir de ma pauvre mère, une des femmes les plus spirituelles

de son temps, mais qui n'en était pas moins un cordon bleu parfait, fière de son savoir. Liszt avait promis de venir à huit heures et n'arriva que vers onze. Le souper « à la hongroise » devait naturellement se ressentir du retard, et maman ne put oublier le sourire narquois de son hôte illustre, quand il lui dit :

— Vous avez d'excellents cigares, madame!

Durant cette même visite de Liszt à Budapesth, je l'entendis encore une fois à son insu, cachée avec ma mère dans un petit cabinet. Mon maître de musique, M. Breuer, l'avait invité à une soirée d'hommes; toute la bohême musicale de la ville en était, aussi bien que les gros bonnets. Liszt, en manches de chemise, joua avec un de nos virtuoses, un violo-

niste dont le nom m'échappe, la grande sonate de Beethoven, Œuv. 47, dédiée à Kreutzer ; puis, avec un de ses élèves qui l'accompagnait dans ses voyages, M. Winterberger, il exécuta sa grande composition symphonique, *Le Tasse,* sur deux pianos. Il fut si satisfait de son élève, qu'il l'embrassa avec effusion. Tout enfant que j'étais, la ressemblance étonnante de l'élève avec le maître attira mon attention. La même tête, les mêmes cheveux flottants, le même nez très prononcé et la même désinvolture. J'en fis la remarque à ma mère, mais je ne reçus pas de réponse.

J'ai souvent entendu depuis *Le Tasse,* joué par le maître, je l'ai moi-même rejoué avec lui l'année dernière encore, mais *ce n'était plus ça !* J'apprenais,

hélas! que les dieux peuvent se faire vieux! . . . .

. . . .

Liszt était bien la personnalité la plus compliquée, faite d'ombre et de clarté comme pas une. Sa nature était un composé à parties très inégales de démon et d'ange, car l'ange l'emportait sur le démon. Vouloir donner un résumé de Liszt, serait vouloir refléter l'univers dans une goutte d'eau. Aussi ne ferai-je point ce périlleux essai. Cet ouvrage n'a nullement la prétention d'augmenter les études volumineuses et plus ou moins transcendantes, écrites sur Liszt, ses œuvres, et le rôle qu'il a joué dans l'histoire du développement de la musique et de la vie artistique du siècle. Ce n'est pas là ma mission. Je tâcherai même d'être

sobre au possible dans la peinture de mes impressions à moi, en tout cas, d'un intérêt médiocre, comparativement au sujet qui les produisait. On a déjà tant écrit sur ce grand artiste, sans pourtant nous dire *ce que Liszt lui-même a pensé, ce que Liszt lui-même a dit !*

C'est donc Liszt et uniquement lui, qui doit ressortir de ces pages, aussi vivant, aussi réel, que je le vois encore à cette heure devant mes yeux. Ayant joui du privilège de surprendre le secret du parfum de la fleur, de saisir l'émanation subtile de l'âme, qui échappe à la multitude, je veux en fixer l'essence sublime, en arrachant à l'oubli ces traits du cœur, plus rares que les traits de génie, qui affirment à nos yeux l'affinité de l'être humain avec le Créateur. En feuilletant

dans mes mémoires, j'essayerai de faire connaître cet homme phénoménal, comme je l'ai connu, moi, rapportant scrupuleusement *ses propres paroles*, et tâchant de rendre, comme en photographie, ces mouvements spontanés et fugitifs, d'apparence insignifiante, qui aident à faire ressortir en relief les caractères complexes et puissants.

Malheureusement je dois faire un triage fort consciencieux, — une grande partie de mon trésor devant se dérober encore à la publicité — et taire pour le moment presque tout ce qui a rapport à la période la plus intéressante de la vie du maître : les quatorze années — 1847 à 1861 — passées à Weimar. Cette époque est une des plus riches de sa vie; ces années marquent double et dans son existence et

dans les annales de l'art. Sous son égide, Weimar redevint la Mecque vers laquelle tous gravitaient, adeptes ou néophytes de la grande secte de l'art. La présence d'une femme supérieure, altière il est vrai, mais qui, pour citer le maître, « savait être aimable — si elle le voulait », donnait un lustre des plus brillants à la grande vie qu'on menait à la *Altenburg*, la résidence de Liszt. Le duc de Weimar ainsi que sa famille avaient celui-ci en haute estime. Une amitié sûre s'établit entre eux, dès les débuts du maître à Weimar; le duc s'applaudit d'avoir su fixer cette comète dont la gloire profiterait désormais à sa cour, ressuscitant l'ère radieuse où Gœthe avait fait de Weimar l'Olympe allemand. La mort du maître n'a pas éteint cette vive amitié.

Le duc en donne la preuve par la grande *Fondation Liszt* qu'il est en train d'inaugurer, en continuant l'œuvre d'enseignement de son grand ami. L'hiver dernier encore, le 12 février, Liszt passait la soirée chez nous, et, parlant de Weimar, il nous dit : « Il y a une chose dont je suis fier, c'est le mot de mon vieux duc : « Il y « a à peu près quarante ans que je connais « Liszt, mais je puis affirmer que, durant « tout ce temps, Liszt ne m'a donné ni un « mauvais conseil ni un conseil intéressé! »

Le maître était fort sensible à de tels témoignages d'estime; il mettait l'intégrité du caractère au-dessus de tout. Et si une longue vie l'avait rendu indulgent vis-à-vis des autres, cette indulgence n'était qu'à fleur de peau, du moment que le caractère était en jeu.

Cependant, comme toute individualité compliquée, il avait éminemment aussi les défauts de ses qualités. Si des témoignages d'estime lui étaient justement agréables, il n'était pas blasé sur la flatterie non plus; bien au contraire. Je m'étonnais quelquefois du plaisir avec lequel il accueillait les compliments les plus banals, les louanges les plus outrées.

Je viens de dire qu'il n'était point blasé sur la flatterie; il ne l'était sous aucun rapport et goûtait encore, avec une fraîcheur toute juvénile, les joies de ce meilleur des mondes. Fait d'autant plus extraordinaire, que jamais homme ne fut adulé à jet aussi continu. Littéralement parlant, il a marché sur les fleurs toute sa vie. Durant ses tournées de concerts, il lui arrivait souvent, en voyage, de trou-

ver, à une station quelconque où le train avait un quart d'heure d'arrêt, une douzaine de jeunes filles, habillées de blanc, de gros bouquets à la main, l'attendant là pour le mener, tout en semant le chemin de fleurs, à un piano ouvert et enguirlandé qu'on avait eu soin de préparer dans l'espoir de l'entendre... Une certaine comtesse polonaise le recevait régulièrement dans un boudoir jonché d'une épaisse couche de roses effeuillées, voulant symboliser par là son amour : sans épines et entièrement soumis... A ses jours de fête et de naissance, les offrandes de fleurs s'accumulaient de telle façon, qu'on était obligé de leur consacrer plusieurs chambres. J'ai été témoin de ce fait à Rome et à Budapesth plus d'une fois... Il y a environ quarante

ans, quatre célèbres beautés de la cour du roi de Prusse s'étaient fait peindre en cariatides, supportant le buste de Liszt, arrivé à l'apogée de son art et de sa renommée. Lorsqu'on illumina Berlin en son honneur, le roi et la reine s'en furent en voiture découverte pour assister aux ovations dont on comblait ce favori des dieux... Trente ans plus tard, les dames de l'aristocratie hongroise et les amies de Liszt meublèrent son appartement, à Budapesth, des chefs-d'œuvre de leurs blanches mains, l'entourant de broderies superbes.

Ces sortes d'incidents, dont je n'ai cité au hasard qu'une fraction minime, avaient fait de Liszt un personnage légendaire déjà de son vivant. Son nom, aussi connu dans la cabane qu'au château,

agissait sur les populaces comme une étincelle électrique. Riches et pauvres étaient sous le charme de ce magnétisme contagieux, qui émane de certaines personnalités prédestinées.

J'ai eu bien des fois l'occasion de voir Liszt acclamé par un auditoire fanatisé, le couvrant de fleurs et de lauriers; mais tout pâlit devant l'ovation, sans précédent dans les annales du fétichisme de l'art, dont il fut l'objet en 1867 à Budapesth, lors du couronnement de notre roi actuel, auquel j'assistais comme jeune fille. C'était après les terribles années de stagnation, résultat de la révolution de 1848, étouffée dans le sang de nos patriotes-martyrs. Les mains bénies de Deàk avaient commencé à débrouiller l'écheveau confus de notre politique et à com-

bler l'abîme que creuse la sujétion forcée entre un peuple et son souverain. A ce moment, les haines ayant été apaisées par cet esprit aussi pénétrant que pacifique, le couronnement du monarque dut confirmer le nouveau pacte de loyauté réciproque.

Liszt fut chargé de composer la messe de couronnement. Avec cette œuvre il continuait sa marche triomphale dans l'ère nouvelle de la musique d'église, dont la pierre fondamentale est la *Messe de Gran.* On a dit des messes de Liszt le mot ailé : « Elles sont priées plutôt que composées », c'est-à-dire qu'elles font l'effet d'invocations suprêmes, et non pas de compositions travaillées selon le moule connu. Le *Benedictus* de la messe du couronnement est d'une beauté si suave,

si immatérielle, qu'il nous fait songer aux anges de Botticelli. Les sons s'entrelacent, flottent et se dissolvent, comme les vapeurs bleues de l'encens, se perdant dans l'infini...

Le maître vint tout exprès diriger personnellement l'exécution de son œuvre formidable. Pour comprendre la scène inoubliable qui s'ensuivit, il faut se faire une idée de son théâtre. Il faut avoir devant les yeux le fleuve majestueux — le Danube aux ondes bleues, — le pont suspendu, — ce trait d'union entre Bude et Pesth, — la forteresse de Bude avec la résidence royale, entourée de jardins échelonnés sur la montagne; tout ce paysage pittoresque et riant qui s'étend sur la rive droite, faisant face aux longues rangées de palais de la rive gauche, le

tout enguirlandé, en habit de fête, et baigné d'un soleil de printemps. C'est là qu'une multitude immense, avide d'émotions, attendait sur des tribunes, aux fenêtres, sur les Toits, et dans les bateaux pavoisés, le cortège royal qui passerait bientôt le pont. L'empereur d'Autriche, après avoir été couronné roi de Hongrie à l'église Saint-Mathias, devait, de la forteresse, aller prêter le serment traditionnel sur un monticule placé vis-à-vis du pont, sur la rive gauche, et formé d'un amas de terre apportée des différents comitats de Hongrie.

A ce moment d'attente fiévreuse, sur la route large et blanche qui descend du fort vers le Danube, laissée libre pour le cortège royal, on vit apparaître la haute figure d'un prêtre, en longue soutane noire chamarrée d'innombrables décora-

tions, la chevelure blanche soulevée par la brise, les traits comme moulés dans l'airain, le chapeau à la main. A son aspect un murmure s'éleva, grossissant à mesure que la figure avançait et était reconnue. Le nom de Liszt courut comme un éclair de rang en rang, de bouche en bouche. Bientôt cent mille hommes l'acclamèrent frénétiquement, se grisant de l'enthousiasme qui tonnait dans cet ouragan de voix. Le public de la rive gauche croyait naturellement que c'était le roi qui approchait, salué par l'émotion spontanée d'un peuple réconcilié.

Ce n'était pas *le* roi, mais bien *un* roi, auquel s'adressaient ces sympathies de la nation reconnaissante, fière de posséder un tel fils. . . . .

. . . .

Trois ans plus tard, en 1870, Liszt commença ses stages annuels à Budapesth. Son ami intime, le baron Augusz, fit entendre par un intermédiaire au comte Andràssy, alors premier ministre, que le maître serait heureux de consacrer à sa patrie une partie de son temps, si on lui confiait une charge quelconque qui lui permît de venir régulièrement en Hongrie pour y propager son art. Le médiateur eut le talent de faire créer la charge, avant que l'institut duquel elle faisait partie n'existât. C'est de cette manière que fut fondée l'Académie de musique actuelle, dont Liszt était le président.

Son arrivée était toujours une fête pour Budapesth. Il mettait une note vibrante dans la monotonie plus ou moins apathique qui caractérise notre capitale. On

avait espéré que sa présence suffirait pour créer une vie artistique en Hongrie, pour généraliser les intérêts littéraires et musicaux, et pour attirer les artistes étrangers, dont le talent enrichirait notre vie intellectuelle. Hélas ! ce fut un rêve ! Les premières années de son séjour ici semblaient en effet réaliser cette espérance, mais peu à peu l'indifférence prit le dessus. Lui, cependant, nous donnait ce qu'il avait de mieux : son talent, son cœur, son amabilité inépuisable. Il se prêtait à tout, payait de sa personne, joua dans l'espace de neuf ans *quatorze fois* en public, et nous laissa des souvenirs ineffaçables.

Quelle joie quand nous le voyions monter sur l'estrade et se mettre au piano couvert de fleurs, pour ressusciter l'âme de Beethoven dans ses concertos incom-

parables! Attirée par ce chant divin, pouvait-elle ne pas retourner vers la terre, afin d'écouter, ravie, les énonciations de son essence immortelle, dont mille beautés lui étaient révélées par le génie créateur de son interprète?... Ou bien, poussé par ses admirateurs, Liszt dirigeait lui-même l'une ou l'autre de ses grandes compositions orchestrales, comme à l'occasion de son jubilé, en 1873, lorsque la nation entière fêtait la cinquantaine de sa carrière d'artiste. On exécuta son magnifique oratorio *Le Christ* qu'il nommait son « testament musical » et dont le texte, aussi de la composition du maître, est tiré de la Bible et de la liturgie catholique. Les fleurs, les offrandes artistiques, les distinctions, pleuvaient sur lui. Le comte Andràssy, accompagné du corps diploma-

tique, vint exprès de Vienne féliciter le maître ; c'était un délire, une joie unanime, qui rappelait aux barbes grises les jours glorieux de 1839 et l'enthousiasme brûlant dont les flammes avaient fait tressaillir le monde en 1848. Quelles fêtes, quels enchantements ! Et puis, plus tard, quand, Wagner étant là, les deux vétérans de l'art, acclamés par un auditoire des plus brillants, s'embrassèrent... Et quand le maître, en présence de toute la cour, joua la Sonate de Beethoven surnommée *Sonate du clair de lune*, et que l'assemblée fascinée, immobile, entièrement sous le charme, resta comme plongée dans des transes...

Mais comment énumérer toutes ces heures à jamais mémorables, où l'âme goûtait les plaisirs les plus purs, les plus inten-

ses — que seule la musique peut donner!

A cette époque nous voyions Liszt beaucoup, dans le monde et chez nous, mais pas aussi intimement que les dernières années. Lui, habitué aux cultes excessifs, toujours entouré de passions naissantes ou mourantes, — nous, moi et ma sœur cadette, occupées d'abord d'une mère adorée et continuellement malade, puis du monde, de notre carrière littéraire et des luttes qu'elle ne manquait pas à nous susciter. L'enthousiasme ressenti pour Liszt dans mon enfance, s'était changé avec le temps en admiration plus profonde, basée sur une appréciation mûrie et une affection à toute épreuve. Mais la vie m'emportait sur ses flots tumultueux et l'apparition du maître d'année en année n'était

qu'une fleur s'épanouissant en sa saison sur mon chemin. J'étais trop jeune pour être traitée en amie. Il savait respecter les illusions de la jeunesse et l'innocence de la pensée, on en verra la preuve dans l'anecdote suivante :

Voyant le maître de belle humeur, je m'avisai un jour de lui tenir un petit discours diplomatique :

— Vous savez, cher maître, avec quelle facilité je raconte les choses vues ou entendues, mais vous ne savez pas combien la fiction me donne de mal. Or, vous pourriez me rendre un fier service. Feuilletez un peu le livre de votre vie et racontez-moi quelques-uns des mille épisodes plus ou moins romanesques dont elle a été égayée et attristée. Voulez-vous?

Il se renversa dans son fauteuil et me regarda d'un air indescriptible, narquois et grave à la fois.

— Et vous croyez que ma vie prête au roman? dit-il après un court silence.

Je l'ai souvent depuis taquiné sur cette réponse évasive qui valait bien son pesant d'or, et il en riait de bon cœur. Pourtant, il n'oublia pas mes paroles et, dix ans plus tard, utilisait volontiers les occasions où nous étions en petit comité pour remplir mes souhaits, sans avoir l'air de se rappeler ma prière.

C'est ainsi qu'il commença peu à peu à causer franchement. Sachant quel usage je voulais faire de ses récits, il parlait presque toujours avec une intention arrêtée. C'est donc un devoir sacré que j'accomplis en ce moment,

en me faisant, à beaucoup d'égards, la rectificatrice de certaines erreurs courantes, ébruitées par les biographes de Liszt et les journaux. Il y a trois ans, M. Trifonof fit paraître dans la *Revue Internationale* des esquisses biographiques sur François Liszt, et le maître, qui, dans ces dernières années, faisait souvent allusion à sa fin, nous apporta ces « Esquisses » barbouillées en tout sens de rectifications. A la première page nous lûmes ces mots :

Annotations
pour une Nécrologie
de J. et H. Wohl.

et il me fit promettre de m'en servir à l'heure venue. Seulement ce n'est pas sa nécrologie — écrite ces temps-ci par des milliers de plumes — que je vais reproduire en ce moment. Je me servirai en partie de ces annotations, afin de donner à mes « Souvenirs » le prestige assez rare de l'authenticité.

II

Liszt attirait les esprits altérés de savoir, comme les fleurs attirent les abeilles. De toutes les parties du monde les élèves accouraient pour boire à cette source divine, toujours prête à étancher la soif de ceux même, dont le talent n'était point suffisant pour autoriser un empressement pareil. Dès la première année où le maître passa quelques mois de l'hiver à Budapesth en sa qualité de président de

l'Académie de musique, il fut suivi d'un essaim de jeunes gens dont le principal but semblait être de l'entourer d'un culte, d'une adoration, qui paraîtraient excessifs s'il n'en avait été digne sous tous les rapports. Alors, un spectacle des plus nouveaux pour nous autres « Pestois » se déroula à nos yeux : le maître, trônant au milieu de disciples fanatiques des deux sexes, qui se disputaient ses bonnes grâces et remplissaient sa vie de petits romans ébauchés, émaillant ainsi ses jours de fleurs éphémères. Cet esprit puissant, qui ne s'était jamais heurté aux aspérités de la route tortueuse qui mène à la gloire, avait d'autant plus d'indulgence pour ceux dont il avait l'occasion d'aider énergiquement le laborieux essor. Il avait le travail en si haute estime, toute

aspiration sérieuse lui était si sympathique, que là où il la rencontrait, si peu même qu'elle fût soutenue par le talent, elle trouvait en lui appui et encouragement. Il avait une manière irrésistible, paternelle et pateline, de traiter tout ce petit monde qui fourmillait autour du lion. Jupiter se faisait bon enfant avec ces jeunesses, et son indulgence inépuisable lui permettait de descendre jusqu'au niveau de ces muses plus ou moins évaporées. J'ai vu de charmantes jeunes filles se prosterner devant lui, pleurer à chaudes larmes à son départ annuel, sangloter s'il fronçait les sourcils ; et il va sans dire que ce fétichisme entraînait parfois des aberrations, auxquelles il était, du reste, si bien accoutumé qu'il n'en faisait plus aucun cas.

Cependant, fidèle à mon rôle de rectificatrice — autant que les circonstances me le permettent à cette heure, — je dois esquisser ici une de ces aventures passagères, non pas que le fait soit intéressant par lui-même, mais parce qu'il eut un épilogue assez désagréable pour le maître et que, la littérature s'en mêlant, il fut très froissé de voir le public crédule se laisser amorcer par ce qui chatouillait sa curiosité, sans tenir compte des invraisemblances dont on le gratifiait. Une de ces élèves, entre autres, l'avait suivi à son départ de Rome. C'était une Cosaque, une comtesse assez jeune encore, d'une maigreur effrayante, à la figure pâle et spirituelle, aux grands yeux noirs à fleur de tête et de manières avenantes, très comme il faut. Elle lisait Kant et Scho-

penhauer, faisait, pour se désennuyer, des études microscopiques, de la vivisection, et voulait à tout prix, coûte que coûte, devenir pianiste... Nous apprîmes plus tard que ses relations avec le maître dataient de plusieurs années.

C'est à cette époque que commencèrent les charmantes matinées musicales chez Liszt, à jamais mémorables dans les annales de la vie artistique, très peu développée encore, de Budapesth. Liszt demeurait alors chez son ami le curé Schwendtner, mort depuis. Il y occupait un bel appartement où il habita plusieurs années de suite, avec une grande salle très bien appropriée aux concerts. C'est là que, chaque dimanche matin, un public d'élite se rassemblait. Toute l'aristocratie accourait, affriandée par la possibilité d'y

entendre, non seulement les meilleurs élèves et les artistes de passage à Buda-pesth, venus exprès pour voir le maître, mais Liszt lui-même, qui se faisait bon prince et semait à pleines mains et royalement son talent unique.

« Tout Pesth » y était : l'étincelant comte Andràssy, alors premier ministre, le beau et spirituel cardinal Haynald, l'aimable comte Lonyay, ministre des finances, le comte Émeric Széchényi, musicien et compositeur distingué, tous ces diplomates de haut bord qui avaient fait la « nouvelle Hongrie » ; puis un parterre de fleurs animées : des femmes rivalisant en beauté et en grâces ; des écrivains et des artistes qui ne s'étaient point vus encore à pareille fête, en un mot la quintessence de l'intelligence de

la capitale. Ah! qu'on était bien chez cet aimable amphitryon! comme il savait recevoir son monde! comme il régalait ses intimes de friandises, mêlant aux liqueurs un élixir autrement capiteux, aux sucreries des douceurs autrement raffinées : son esprit, ses flatteries inoubliables, si joliment tournées qu'on les acceptait comme de droit!

Généralement il faisait d'abord exécuter plusieurs morceaux par ses élèves ou par les artistes étrangers et indigènes, fiers de se mettre à son service; souvent il jouait à quatre mains avec l'un ou l'autre, ou avec la comtesse russe, assez bonne pianiste, mais peu musicienne. S'il faisait chanter, il s'installait au piano pour accompagner et, enfin, couronnait la fête par quelque grande production,

l'enthousiasme délirant qu'il soulevait l'entraînant souvent lui-même. A une de ces matinées, la comtesse russe joua la grande *Ballade* de Chopin en sol mineur et l'enleva avec tant de bravoure et de fougue que le maître l'en félicita publiquement... Elle avait promis son concours à un concert de bienfaisance qui devait avoir lieu prochainement, et nous lui conseillâmes tous de jouer cette *Ballade* qu'elle interprétait si admirablement.

Nous ne savions pas que nous lui rendions là un bien mauvais service.

Le soir du concert venu, un brillant auditoire s'était donné rendez-vous à la redoute; la comtesse, en robe de velours violet montante jusqu'au cou, à longues manches, garnie de fourrures, arriva au bras de Liszt, qui s'installa dans la petite

salle des artistes, à colonnade ouverte, en face du public. Son tour venu, on reçut la comtesse fort courtoisement, et elle commença sa *Ballade*, jouant naturellement de mémoire. Tout allait bien, lorsqu'à la sixième page elle hésite et s'embrouille. Éperdue, elle recommence, encouragée par des applaudissements bienveillants. Mais, au même endroit, ses nerfs surexcités la trahissent encore. Blanche comme un linge, elle se lève... Alors le maître courroucé, de la place où il se trouve, lui crie en frappant du pied : « Restez ! » Elle se rassied et, au milieu d'un silence de mort, entame pour la troisième fois la pièce maudite. De nouveau sa mémoire rebelle l'abandonne. D'un effort désespéré elle cherche à ressaisir les périodes finales, terminant enfin

le fatal morceau par un charivari d'accords d'une dissonance inouïe et inoubliable.

Je n'ai jamais assisté à une scène plus pénible. A la sortie, le maître, la comtesse au bras, l'apostropha plus que rudement. Sa patience, terriblement éprouvée, se lassait enfin des fredaines de tout genre de son élève; et, cet échec venant confirmer son opinion si souvent émise, qu'elle n'avait point l'étoffe d'une artiste, il ne la ménagea plus. La comtesse rentra, prit une dose de laudanum et dormit quarante-huit heures de suite. On la crut morte, mais elle se réveilla. Après un échange de lettres — le maître exigeant qu'elle quittât Pesth immédiatement — elle entra un matin chez Liszt, dit-on, un revolver à la main... Elle le visait de

sang-froid. « Me voilà ! » s'écria le maître, en s'avançant vers elle. La malheureuse laissa tomber l'arme et se jeta à ses pieds. Mais toutes les supplications furent vaines. Liszt fut inexorable ; elle dut quitter Budapesth.

Alors, pour se venger des rigueurs du maître, la comtesse, aussi bien douée que peu scrupuleuse, fit paraître sous le pseudonyme de Robert Franz un roman intitulé : *Mémoires d'une Cosaque.* Cet ouvrage fut suivi de près d'un second, où le même auteur donnait la réplique, sous le titre : *Mémoires d'un Pianiste,* mais de manière à faire croire au public que Liszt lui-même prenait soin de rectifier les *Mémoires d'une Cosaque* et de revendiquer son honneur attaqué. Liszt est franchement nommé dans les deux volumes.

Qu'on me permette de passer sous silence ces œuvres dont il n'aurait jamais été question ici s'il n'y avait eu et s'il n'y avait encore des personnes assez crédules pour se laisser prendre à ce jeu ignoble, et pour admettre que Liszt puisse être l'auteur des *Mémoires d'un Pianiste*. Le maître fut exaspéré, furieux, de ces publications où il voyait une spéculation d'argent d'abord, et ensuite une imitation mal réussie des romans : *Elle et Lui* et *Lui et Elle*. Même plusieurs années plus tard, son humeur s'altérait quand on lui rappelait cette malencontreuse affaire.

Mais le monde aime le piment et l'on a toujours des amis qui croient de nous tout le mal possible. Aussi ai-je été navrée, à l'occasion de la mort de notre grand compatriote, de lire dans plusieurs

journaux français et allemands — sans en excepter une feuille sérieuse, comme la *Kœlnische Zeitung* — la reproduction de la vilaine légende qui fait de Liszt l'auteur des *Mémoires d'un Pianiste.*

Il est clair que les propagateurs de ce faux bruit, capables d'imputer à Liszt une œuvre aussi mesquine, n'ont jamais lu une seule ligne de sa prose. Assurément ils n'ont jamais étudié le mécanisme de ce style épuré, volontairement pompeux, riche et chatoyant. Ils n'ont surtout jamais eu la moindre idée de cette âme élevée, dont le souffle enflammé remplit les pages des *Lettres d'un Bachelier ès-musique*, de cet esprit au vol audacieux et sublime, qui dictait les philippiques courageuses et spirituelles, par lesquelles l'artiste sut conquérir pour ses collègues

la place enviable qu'ils occupent actuellement dans le monde, et parvint à donner à cette nouvelle religion musicale, dont il fut l'apôtre et Wagner le créateur, un public attentif d'abord, fanatique ensuite.

En parlant des élèves de Liszt, je dois en mentionner deux, tout spécialement chers à son cœur et qui jouissent aujourd'hui d'un renom européen : Mme Sophie Menter, en premier lieu, qu'il désignait comme « la première pianiste de son temps », et la seule « à laquelle j'ai pu apprendre ce qui ne s'apprend pas ». « Elle a la main chantante », disait-il en parlant d'elle. Aussi allait-il la voir régulièrement chaque année, en son beau château du Tyrol, et suivait-il sa carrière de plus en plus brillante avec une satisfaction toute paternelle. Il aimait à voir

mûrir les beaux fruits de son greffe artistique. Cette nouvelle école de pianistes, son œuvre à lui, absorbait toute son attention et le préoccupait sérieusement. Il ne manquait pas de s'apercevoir que la majeure partie de ses élèves entendaient bien la *lettre* de son enseignement, mais sans en comprendre l'*esprit*. Là où il trouvait un sol propice pour sa semence immatérielle et divine, avec quel amour n'en suivait-il pas la croissance et l'épanouissement[1] !

Le second élève, aimé par Liszt comme un fils, est le comte Géza Zichy. On sait

1. Mme Jaell est du nombre des disciples chéris du maître. Celui-ci la nommait Ossiana. L'originalité de son jeu est frappante, et ses compositions bizarres, pleines d'imprévu, d'un cachet étrange, nous font attendre avec intérêt l'apparition de son concert, auquel Liszt, en connaissance de cause, présageait un beau succès.

qu'ayant perdu le bras droit à la suite d'un accident de chasse, à l'âge de quinze ans, le jeune magnat s'était donné à lui-même pour se rattacher à la vie un délai d'un an. S'il réussissait dans ce laps de temps à se créer une existence qui l'aidât à oublier son malheur, il continuerait à vivre, sinon, il se brûlerait la cervelle. Poète de naissance, doué d'un grand talent aussi bien que d'une volonté de fer, ce jeune héros parvint à se faire artiste, artiste de mérite et unique en son genre. Compositeur distingué, ne jouant que ses propres œuvres, et créant de cette manière, toute une littérature musicale à l'usage exclusif de la main gauche, il ne se ménage point les difficultés, et, avec ses cinq doigts, accomplit des tours de force qui arrachaient à Liszt cette excla-

mation : « Aucun de nous ne saurait en faire autant. »

Par un certain élan élémentaire, le jeu de Zichy agit parfois puissamment sur l'auditoire; il enlève la salle, on n'en croit ni ses yeux ni ses oreilles; l'an passé, à Paris, le public, pareil à une mer soulevée, se porta en masse vers le piano, pour se convaincre qu'il n'était point la dupe d'un truc habile. Le comte Zichy adorait le maître. C'est toujours vers lui qu'il reportait tous ses triomphes; et si, après quelques succès exceptionnellement éclatants, il arrivait des télégrammes dans lesquels on félicitait l'illustre maître des triomphes du brillant élève, passé maître à son tour, Liszt, ému et heureux, nous apportait ces témoignages d'une reconnaissance presque filiale qui les honorait

tous les deux. Le maître aimait à se trouver dans la maison du comte Zichy. Les enfants du jeune artiste sont les seuls dont je l'aie jamais entendu parler. Ces têtes charmantes semblaient lui rappeler des temps lointains, où les boucles blondes de la petite Blandine — sa fille aînée — lui avaient inspiré la première chanson qu'il ait jamais écrite : *Angiolin dal biondo crin*...

. . . .

Liszt avait parfois des attentions d'une délicatesse flatteuse qui sentait le courtisan, mais qui prouvait en même temps la bonté de ce cœur sans égal. Un soir, qu'il y avait beaucoup de monde chez nous, Mme de Bl..., une des femmes les plus charmantes de nos cercles aristocratiques, s'était mise au piano pour jouer

des airs hongrois avec son brio habituel, lorsque le maître, « jaloux de son succès », comme il disait, la pria de lui céder la place. Lui aussi joua une fantaisie hongroise, qu'aucun de nous ne connaissait, et nous remarquâmes que le comte Zichy s'approcha tout intrigué du piano. Sa figure trahissait un étonnement profond. La paraphrase, aussi brillante qu'entraînante, électrisa tout l'auditoire, et la pièce à peine finie, Zichy se jeta au cou du maître. « Êtes-vous content ? lui demanda celui-ci, ai-je bien fait les choses ? » Alors Zichy de raconter comme quoi il avait présenté à Liszt le matin même sa nouvelle composition, qu'il ne voulait point noter avant d'avoir entendu son avis. C'était précisément la fantaisie dont le maître venait de nous régaler, un

tour de force de mémoire, et le trait le plus charmant de cette délicatesse de cœur qui le rendait si irrésistible.

Je pourrais citer mille faits semblables, à l'appui de cette mémoire du cœur, dont le charme subtil rendra le souvenir de Liszt éternellement cher à ceux qui l'ont connu de près. A l'époque de notre séjour à Rome, en 1881, nous avions eu le bonheur d'être reçues en audience privée par le pape : audience d'autant plus remarquable, qu'elle dura presque une heure, et nous donna l'occasion de connaître plus amplement cet homme vénérable et exceptionnel, à l'œil plein d'éclairs, à la parole persuasive et éloquente. Liszt était malade à cette époque, soigné par sa petite-fille Daniela de Bülow. Il sortait et recevait peu, et, le soir, nous le trouvions

attablé avec sa petite-fille à une table ronde; lui, lisant, elle, avec sa belle tête de jeune Muse, occupée à quelque broderie. Le maître s'intéressa vivement à tout ce que nous lui racontâmes sur le Vatican, qu'il fréquentait peu alors. Je présume que l'audience, dont nous lui fîmes le récit minutieux, l'impressionna plus vivement qu'il ne le laissa paraître. Quatre ans plus tard, en effet, à notre indicible étonnement, Liszt nous envoya un beau volume de sonnets latins et italiens, de publication récente, et dont l'auteur n'était autre que le pape Léon XIII. Le livre portait la dédicace suivante : « En souvenir de l'auguste audience chez Sa Sainteté Léon XIII. Rome, octobre 1881. »

Après quatre ans, le maître se rappe-

lait une heure lumineuse qui avait embelli notre vie. Durant ce séjour à Rome, nous fûmes témoins de l'amour, de la vénération, dont on entourait Liszt partout où il se montrait. Son jour de naissance, le 22 octobre, fut fêté par l'inauguration de la *Società del quintetto,* qui donna devant un public d'élite, à l'ambassade d'Allemagne, une matinée brillante. L'ambassadeur, M. de Keudell, était très lié avec le maître, qui, de son côté, l'estimait beaucoup. Le concert fut charmant. Sgambati, l'excellent pianiste, élève du maître, y exécuta pour la première fois un quintette de sa composition qui lui était dédié. Une autre primeur fut le poème symphonique de Liszt : *Du berceau au cercueil*, composé d'après un dessin de notre compatriote distingué, Michel de Zichy (le dessin original est à

Budapesth, dans l'appartement du maître).

C'est à Rome que j'entendis pour la première fois le nom d'Antocholskii, le fameux sculpteur russe. Liszt appela notre attention sur un chef-d'œuvre, le tombeau de la jeune princesse Obolenska[1], que le ciseau de l'artiste a fait revivre dans le marbre. Liszt avait une préférence marquée pour tout ce qui était russe[2]. Il suivait les progrès de la jeune Russie musicale, artistique et littéraire, avec une attention soutenuê. Il prétendait « qu'en

1. Le tombeau de la princesse Obolenska est un des plus beaux monuments du cimetière du Monte Testorio à Rome.

2. Il avait plusieurs fois rencontré chez nous le frère du peintre Vereschagine, M. Alex. Vereschagine, écrivain de mérite qui vient de publier ses souvenirs sur la guerre turco-russe. Ce type original l'attira tant, qu'il lui fit un accueil exceptionnellement aimable, lui joua des airs russes et l'invita chez lui.

Russie l'on n'avait pas encore dit le premier mot de tout ce que les autres nations de l'Occident ont presque épuisé déjà. La Russie a encore plus d'horizons spirituels à découvrir que de terres à exploiter. C'est de là que viendront les innovations dans toutes les branches de la science, des beaux-arts, de la littérature... » Plus tard, Antocholskii ayant eu l'amabilité de nous envoyer les photographies de ses statues, Liszt s'engoua pour ainsi dire de cette collection superbe. Il avait vu l'original du *Christ* qui en fait partie, à Paris, et toutes les fois qu'il le contemplait, il répétait que notre grand Munkàcsy avait emprunté la première idée de son *Christ*, « plus humain que céleste », au *Christ* d'Antocholskii, purement réaliste.

III

On a tant et si franchement écrit sur les relations de Liszt et de la comtesse d'Agoult, connue dans la littérature sous le nom de Daniel Stern, qu'il n'y a point d'indiscrétion à dire la vérité à ce sujet. Dans toute cette affaire, si sérieuse en ses suites, le cœur de Liszt ne fut pour rien. C'était une passion, — ce ne fut jamais un amour; et bien des fois, après les orages terribles qui devaient naturelle-

ment résulter du choc de deux natures aussi hétérogènes, le jeune homme — avide de liberté, et se sentant sacrifié à la fausse ambition d'une âme égarée — dut cruellement souffrir de cet esclavage.

« Sa liaison avec la comtesse d'Agoult, dit L. Ramann, le biographe de Liszt, ne fut pas le résultat d'une attraction réciproque, développée peu à peu, jusqu'au maximum de la passion ; elle ne fut point le fruit d'une sympathie intellectuelle et d'une entente morale ; ce fut un hasard, un jeu, un caprice, un malheur ! »

Le maître nous parlait souvent de Mme d'Agoult durant nos longues causeries intimes, mais invariablement avec un grain d'ironie, la jugeant froidement, sans l'ombre de cette illusion tendre qu'un cœur réellement épris conserve pres-

que toujours. Ces deux natures n'avaient rien de commun entre elles. Lui, noble, généreux, mais, j'oserai dire, trop riche de cœur et d'imagination pour pouvoir jamais se fixer définitivement sur un seul objet, — elle, passionnée il est vrai, mais orgueilleuse et vaine, uniquement occupée d'elle-même. Liszt n'était pas fait pour la vie de famille. Son foyer c'était le monde, c'étaient les autels qu'on lui dressait partout où il mettait le pied. L'encens qu'on brûlait autour de lui le rendait incapable d'apprécier à la longue la douce chaleur du home, dont la monotonie l'aurait agacé. Il se plia à la nécessité, en passant dix ans à côté de celle qui l'avait choisi et assujetti, bon gré mal gré, à sa fantaisie, sans s'inquiéter de sa nature indomptable qui ne voulait point

4

connaître ces liens de roses ressemblant trop souvent à des chaînes. Mais, grand comme il l'était dans tout, il fit les choses grandement, cette fois aussi, de manière à forcer même le mari de la femme qui l'avait suivi, à dire de lui : « C'est un gentilhomme parfait ! »

Madame la comtesse d'Agoult, née vicomtesse de Flavigny, avait connu et choyée Liszt, lorsqu'il n'était encore que « le petit Litz », comme on le nommait à Paris, à une époque, lorsqu'en enfant gâté du faubourg Saint-Germain, les belles dames le gorgeaient de bonbons et de caresses. Quand la comtesse le revit, il avait vingt-deux ans : elle en avait vingt-neuf. Néanmoins elle était dans tout l'éclat de sa beauté et saturée des idées du romantisme, de ses sophismes subtils

et décevants, dont les œuvres de George Sand prêchaient l'évangile et dont le but unique semblait l'exaltation de ce qu'on nommait alors « une grande passion ». Tout était permis à la passion. Les faits les plus crus passaient pour de l'héroïsme, s'ils arboraient le pavillon du sentiment.

L. Ramann, l'unique biographe sérieux et authentique de Liszt, décrit cette page de la vie du maître dans toutes ses péripéties et, sauf quelques erreurs, dans toute sa vérité. L'œuvre magistrale : *François Liszt, sa vie, depuis l'année* 1811 *à* 1840, a été rédigée d'après les notes, lettres et explications personnelles de Liszt, qui était en correspondance suivie avec son biographe, jusqu'à ses derniers jours. L'ouvrage ne donne pas seulement un tableau minutieux du développement in-

tellectuel de Liszt, mais, en même temps, la biographie de ses œuvres (jusqu'à l'an 1840).

« La comtesse d'Agoult, dit Ramann, était bien faite pour exalter l'imagination ardente d'un jeune homme génial et passionné ; mais, tandis que, lui, il rêvait à l'idéal entrevu dans le précoce amour de son adolescence, pour Mlle de Saint-Cricq, « chaste et pure comme l'albâtre d'une coupe divine », la fantaisie égarée de la comtesse et sa vanité désordonnée s'échauffaient à la pensée de « l'influence féminine sur le sort et la vie des hommes célèbres ». Cependant Liszt avait à ses côtés une mère austère, il en subissait l'influence salutaire et n'était point encore « le pianiste Lovelace et grand seigneur » comme M. Blaze de

Bury nous le montre plus tard. Tout ce qu'il y avait en lui de noble et d'honnête se révoltait contre cette folie toujours plus envahissante, et contre les mines hypocrites de la comtesse, qui se drapait en martyre de sa passion. Dans ces heures de retour sur lui-même, où il ne se ménageait pas plus que celle qui lui jetait aux yeux la poudre d'or des sophismes, il se flagellait d'une ironie amère et, sans calculer l'effet et la portée de ce qu'il faisait, il mettait « Léone Léonie », entre les mains de la sirène. La malheureuse, aveuglée par son idée dominante, de tout tenter pour attacher à son char cette renommée grandissante, prenait l'ironie du jeune homme pour de l'argent comptant, ses réticences pour un appel à sa force d'âme. Victime elle

même de son éducation, de l'adulation dont elle avait toujours été l'objet, et du courant pernicieux qui entraînait les esprits dans une voie fatale, elle rétrécissait de plus en plus les fils de son intrigue et en faisait un réseau inextricable, lorsqu'un événement, inattendu et douloureux, vint interrompre cette brûlante idylle.

« L'enfant favori de la comtesse, la petite Louison, âgée de six ans, mourut après une maladie aux péripéties angoissantes. En face de la mort, les vanités du monde se taisent. La sainteté de la douleur maternelle revêtit la comtesse d'une auréole si idéale, si pure, que le jeune artiste, qui avait pris sa large part dans le malheur dont la famille se voyait frappée, en eut comme un éblouissement.

De longtemps assailli de doutes, mécontent de lui-même, il scruta son cœur, et fouilla son âme. Il démontra à la comtesse les erreurs où leur funeste inclination les précipitait, sans leur donner ni bonheur, ni repos, et, espérant se voir soutenu dans cette voie par celle qui, en sa qualité de femme, était doublement son aînée, il quitta Paris.

« Mais il avait compté sans ce dédale insondable, plein de précipices : le cœur de femme.

« Prise irrévocablement dans les filets de son imagination surchauffée et pervertie, la comtesse eut bien la force de renoncer à son mari, à son enfant, à sa position brillante, mais non pas à celui qui devait l'aider à monter sur les hauteurs vertigineuses « d'une grande pas-

sion!... » Elle quitta tout, et suivit Liszt.

« Par ce pas elle décidait de l'avenir et du sort du jeune homme... une goutte de poison était tombée dans sa vie : il dut boire le calice... et il le but. »

Voilà le moment venu de rectifier une erreur qui s'est glissée dans toutes les biographies de Liszt. On prétend que la question de mariage entre eux ayant été soulevée, Mme d'Agoult aurait répondu cyniquement : « La comtesse d'Agoult ne deviendra jamais Mme Liszt! » C'est absolument faux. J'en ai parlé plus d'une fois à Liszt et il m'a toujours fait la même réponse : « C'est un mot brillant qu'on lui prête, mais qu'elle n'a jamais prononcé, *n'en ayant jamais eu l'occasion!* Même mon biographe le plus conscien-cieux, Mme Ramann, le répète. Je vous

affirme que c'est faux ; il n'a jamais été question de mariage entre nous. » Il nommait cela ironiquement *un mot brillant !* Gentilhomme dans la plus belle acception du mot, ayant le sentiment inné de sa dignité, il ne pouvait, de son vivant, donner un démenti public à cette exclamation insultante pour lui comme homme autant que comme artiste. Cependant le fait d'en parler si souvent prouve assez combien cette légende menteuse a dû froisser son amour-propre, et combien il tenait à la voir réfutée après sa mort.

M. Trifonof reproduit naturellement, lui aussi, la vieille histoire, ajoutant que Liszt « avait proposé à la comtesse de passer au *protestantisme*, ce qui aurait simplifié considérablement les formalités

du divorce ». A cet endroit de l'article, le maître a mis en marge un *Non !!* énergiquement souligné, répétant ce qu'il nous avait dit de vive voix : « C'est encore inexact, la question de mariage étant restée tout à fait en dehors de nos bonnes et de nos mauvaises heures. »

Les biographes de Liszt célèbrent tous, à l'instar de M. Trifonof, la beauté parfaite et sans égale de Mme d'Agoult. C'est encore une erreur. Liszt a biffé ces lignes, mettant à la place : « *Elle avait de la beauté*[1], » et ajoutant « Un des habitués

1. *Avoir de la beauté* ou *être une beauté*, était chose fort différente aux yeux de Liszt. « Une beauté doit être parfaite, disait-il, et la perfection est une des raretés de ce monde. » C'est justement à propos de Mme d'Agoult qu'il nous avait cité des exemples « de cette beauté sans tache » qu'il avait rencontrée sur son chemin. La princesse Eszterhàzy d'abord, l'ambassadrice, beauté exquise, qui avait dû quitter

de son salon disait d'elle : Son regard est allemand, son sourire français. » Abstraction faite du teint, qui était un peu brouillé, elle avait toute la grâce des

l'Angleterre à la suite de ses fantaisies par trop réalistes. Liszt disait du prince Eszterhàzy « qu'il avait le génie de la représentation ». Il était très lié avec lui, avait toujours son couvert dans sa maison et y trouvait le meilleur monde. Il revit la belle princesse à Hietzing chez le roi de Hanovre. « Elle marchait sur des béquilles, mais elle était toujours majestueuse — tout à fait princesse, et admirée comme par le passé. » La seconde beauté, « qui, en outre, était douée d'un charme irrésistible, » était la princesse Marie de Hatzfeld-Trachenberg, la grande amie de Wagner et de Liszt, que ce dernier nommait « la plus aimable des princesses! » Et, vraiment, lorsque l'année dernière, à Venise, nous la vîmes s'avancer vers nous dans son grand salon cramoisi, enveloppée de longs voiles de deuil — son gendre, le comte de Schleinitz venait de mourir, — nous fûmes frappée de la grâce incomparable de cette figure royale. Le temps n'a pu altérer ni son port superbe, ni le charme subtil qui émane de ces beaux yeux veloutés, de ce sourire aussi bon que captivant.

blondes et une chevelure royale (qu'elle perdit plus tard) d'une couleur merveilleuse. Liszt racontait avec une certaine complaisance comme quoi la comtesse aimant à sortir, à s'amuser, il l'avait conduite un soir à Venise à la salle d'Apollon. Un Italien, en admiration devant ce ruissellement d'or, s'écria tout enthousiasmé : *Ecco là una capigliatura da Apollo !*

Cependant, la vanité immodérée de Mme d'Agoult a dû lui donner sur les nerfs plus d'une fois, et l'absence de toute grandeur dans cette âme égoïste et despotique n'a jamais pu s'harmoniser avec la nature olympienne de Liszt, qui avait bien les faiblesses des dieux de l'Olympe, mais dans la même proportion que leurs qualités. Pourtant, elle avait su s'appro-

prier une si large part de sa vie, qu'en dépit du froid, du *factice*, qui devait exister entre eux et dont ne témoignait que trop le ton goguenard et moqueur des réminiscences du maître, il lui arrivait parfois de devenir éloquent en évoquant sa mémoire.

« Elle était fort désœuvrée, nous racontait le maître. Cette femme éminemment mondaine, en brisant avec sa famille et avec le monde, avait rendu son existence vide. Elle voulait être ma Muse, mon Égérie et s'acharnait à une tâche pour laquelle elle n'était point faite. Je n'ai, du reste, jamais pu supporter à la longue ces influences factices ; et Mme d'Agoult cachait par trop mal son jeu. Il lui arrivait de m'exaspérer au point que, lorsqu'un jour elle se comparait à la Béatrix

du Dante, me lançant une tirade sur le rôle ennoblissant de la femme, je lui répondis assez crûment :

— Vous vous trompez, ce sont les Dante qui créent les Béatrix ; les *vraies* Béatrix meurent à dix-huit ans — et tout est dit ! Louis de Ronchaud était présent. Voilà un homme qui vous aurait plu !

« Mais revenons à ce que je voulais vous raconter. Elle était très désœuvrée, passait les journées à bâiller, et tandis que j'étais occupé au dehors, elle s'ennuyait à pierre fendre.

— Mais essayez donc d'écrire, lui dis-je un jour qu'en rentrant je la trouvai aux prises avec une crise de nerfs, se plaignant de la longueur démesurée des heures. Vous avez de l'esprit, plus qu'il

n'en faut, vous avez beaucoup vu, vous devez savoir écrire. Essayez, cela vous désennuiera!

« C'est ainsi que je la mis sur la voie, et, en effet, elle battit de l'aile et s'aperçut qu'elle savait voler. Peu à peu elle s'habitua à la besogne, et je vis que, par merveille, elle commençait à s'occuper sérieusement.

« Un jour elle me montra un petit cahier, et avec des yeux de muse inspirée, elle me dit :

— J'ai suivi votre conseil, je viens d'écrire mes souvenirs, mais je n'ai pu trouver de titre. Aidez-moi, baptisez-moi cela!

— Lisez d'abord! lui dis-je.

« Elle me lut ces premiers ébats. C'était assez joli, plein d'esprit, très bien tourné.

— C'est donc un titre qu'il vous faut pour vos *Souvenirs?* En voici un : *Poses et Mensonges!* »

Et Liszt eut un de ses mauvais sourires, en se rappelant cette scène plus que piquante.

— Mais gardez-moi le secret de cette petite aventure, chère enfant, me dit-il plus tard, se reprochant, peut-être, de tant goûter encore sa petite vengeance...

Une autre fois nous parlions de Balzac, qu'il appréciait beaucoup et qu'il avait assez connu.

« C'était un charmant garçon, nous dit Liszt, causeur inépuisable, et j'aimais à le faire causer. On voulait me brouiller avec lui dans le temps, mais ce n'était pas du tout mon affaire. Vous devez connaître son roman *Béatrix ou les Amours*

forcés. Je prétends n'y être pour rien, mais Mme d'Agoult n'était point de mon avis. Peu après l'apparition dudit roman, voilà Mme d'Agoult qui me tombe dessus tout en pleurs.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir de jolis amis, me dit-elle. Voilà que Balzac écrit un roman sur moi, me met au pilori, me dénigre et me rend ridicule à la face du monde. C'est une abomination, une infamie ; il faut que vous lui en demandiez raison. Votre honneur y est engagé tout autant que le mien !

« J'étais abasourdi de cette avalanche. Elle pleurait de rage, elle trépignait, elle était hors d'elle-même. Mais moi, je ne me sentais pas du tout le besoin d'aller me couper la gorge avec Balzac à propos d'un roman, et de me rendre responsable de la

conduite de Mme d'Agoult. A quoi bon chercher querelle à l'auteur pour une chose fictive, qui ne me regardait pas le moins du monde? C'était du *Kecskemèt*[1], que d'aller relancer un romancier pour avoir incarné telle ou telle fantaisie.

— Est-ce qu'il y a votre nom? demandai-je à l'éplorée. Y avez-vous trouvé votre adresse, le numéro de votre porte?

— Non.

— Eh bien! que pleurez-vous ; alors? De quel droit vous sentez-vous atteinte? Que celui qui est morveux se mouche! Si vous pouvez me montrer votre nom, votre adresse avec le numéro précis, j'en

1. Ville de province en Hongrie, visitée par Liszt il y a trente ans, lorsqu'elle était encore à l'état de grand village. Elle symbolisait à ses yeux l'idée du bourgeois.

demanderai raison à Balzac, mais pas autrement!

— Mais lisez donc ce livre infâme! Voyez comment il me traite! quel portrait insolent de ma personne et quelle histoire dénaturée de ma vie!

— Je vous le répète : que celui qui se sent morveux se mouche! Qu'avez-vous besoin de vous reconnaître dans *Béatrix?* Vouloir vous venger du portrait et en rendre responsable l'écrivain, c'est en proclamer la fidélité à la face du public. Taisez-vous et personne n'y songera, — pas même vos amies, — si vous en avez encore. Quelle idée d'attirer tous les yeux sur vous, en cherchant noise à Balzac! Bien au contraire, je vous ferai faire sa connaissance, et vous vous tranquilliserez.

« Elle aimait beaucoup aller faire dînette dans les cabarets à la mode, courir les petits théâtres et les petits restaurants — en tout bien, tout honneur, — continuait Lizst. Un beau soir, j'invitai Balzac troisième. Il fut plus charmant encore que de coutume, causa, à lui seul, deux, trois heures, et la rancune de Mme d'Agoult s'évanouit en face de l'aimable convive. Elle lui pardonna de prendre les sujets où il les trouvait!...

« Je ne lis guère de romans, poursuivit Liszt, mais je pris à tâche de feuilleter en cachette l'œuvre incriminée, et je restai en admiration devant l'intuition du génie de Balzac. Mme de Rochefide est un portrait de main de maître, une photographie si minutieuse, que moi, qui croyais pourtant connaître à fond cette

femme, cherchant la notoriété comme d'autres la fuient, je fus ébloui et la compris mieux après la lecture de ce livre. Mme d'Agoult était la femme la plus savante en matière de toilette que j'aie jamais rencontrée, et Balzac a su tirer bon parti de ce trait saillant. Ceci la blessa au plus vif, désireuse qu'elle était de se voir prise au sérieux comme Égérie et comme esprit fort. Mais la connaissance de Balzac faite, elle se radoucit au point de se sentir flattée d'avoir servi de modèle à un chef-d'œuvre pareil. »

Les années passées avec la comtesse d'Agoult, marquées par des déboires multiples, pouvaient bien compter double, comme les années de guerre, dans la vie de Liszt. La grande responsabilité dont il se voyait inopinément revêtu le

mûrissait subitement, et agissait d'une manière prodigieuse sur son développement, autant comme artiste que comme homme. Attiré invinciblement par toute science, par tout esprit d'élite, il s'était créé, à Genève, un cercle d'amis, consistant, en dépit de sa jeunesse, principalement en savants, qui, tout en faisant une cour assidue à la comtesse, mettaient du sérieux dans l'atmosphère intellectuelle et morale qui l'entourait. La comtesse aimait passionnément la discussion; son esprit pénétrant, bien que faussé sous bien des rapports, avait de l'imprévu, de la bizarrerie, et, assoiffée de gloire et de renom, se raccrochant à tout ce qui pouvait lui donner du relief et rehausser son rôle d'étoile conductrice, elle prit à tâche de tourner ces têtes vénérables, se

faisant le centre d'une constellation brillante de célébrités.

« C'était une charmeuse, pour qui ne connaissait pas le dessous des cartes, disait le maître. Comme elle savait s'escrimer contre ces têtes grises, leur jeter de la poudre aux yeux avec ses paradoxes, ses tirades, et tout son appareil d'éloquence féminine ! C'est à Genève, dans ce milieu d'hommes sérieux, qu'elle accumula insensiblement une partie de ces pensées dont Daniel Stern devait profiter un jour. Le vieux Sismondi, vous savez, l'historien Sismonde de Sismondi, un cœur de vingt ans sous sa défroque de vieillard, raffolait de la comtesse ; il fut le premier à lui dire qu'elle était faite pour jouer un rôle politique. Cela lui mit martel en tête ! Elle commença par s'in-

téresser à toutes les grandeurs déchues dont Genève fourmillait à cette époque. Réfugiés de tous pays, rois détrônés, ministres dépossédés, généraux désarçonnés, y couraient les rues, et la comtesse eut la fantaisie de se mêler de cette politique souterraine, dont les agents secrets ne sont pas toujours des gens à mains particulièrement propres. Les choses allaient leur train sans que je m'en doutasse, lorsque, un matin, elle entra chez moi, fort rouge et visiblement agitée.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit quel monde c'était que ces réfugiés? me dit-elle.

— Mais, c'est un monde charmant, lui répondis-je.

— Oui, j'en fais l'expérience!

— C'est votre faute, alors. Il faut savoir séparer l'ivraie du bon grain. Qu'avez-vous fait, dites ?

« Alors elle me conta la déplorable histoire de ses premiers essais en politique. Un certain polonais Jablowszky, ou Hrablowszky, je ne suis plus bien sûr du nom, avait su l'intéresser au sort d'un prisonnier de très haut parage, chef du parti de la libération, duquel dépendait, soi-disant, une action de grande portée politique. Vous savez, je ne me suis jamais mêlé de ces choses-là ; j'avais déjà mes vues arrêtées sur la position des artistes relativement à la politique, et dans toute l'histoire je ne compris qu'une chose : qu'elle avait conduit l'affaire et que le personnage en question avait si bien su profiter de la tendance générale des es-

prits, qu'il avait exploité la charité crédule de plusieurs personnes d'élite, et avait filé, emportant des sommes assez considérables qu'on lui avait confiées, afin de les faire parvenir à leur destination, pour servir au noble but d'une libération. La trame avait été ourdie avec une circonspection si raffinée, le chevalier avait choisi les individus en taxant si bien leur caractère, qu'en effet on ne le persécuta point, tant le monde était honteux de s'être laissé duper de la sorte. Le prince Belgiojoso à la tête, on étouffa l'affaire...

« La comtesse y avait perdu quelques centaines de francs et le goût pour cette sorte de politique de contrebande. Pourtant, continua le maître, lorsque, il y a quelques années, ses *Souvenirs*

parurent, j'étais assez curieux de voir si « la libération avortée » y avait sa place, en guise de premier fait d'armes. Mais elle ne l'a point arrachée à l'oubli, jetant aux orties cette expérience avec bien d'autres, dont elle n'a pas non plus daigné se ressouvenir. »

IV

Les yeux de Liszt ayant beaucoup souffert, je lui tenais lieu de secrétaire et lui faisais la lecture. Courtisan consommé, il savait être très flatteur : « Vous lisez si bien, me disait-il, que votre intonation me sert d'explication, car, vous le savez, je suis ignorant comme plusieurs carpes. » (?!) Je lui avais lu l'article sur Tourguénief, par Melchior de Vogüé, qui avait paru dans la *Revue des Deux Mon-*

des. Il appréciait particulièrement le style de cet écrivain, m'engageant à l'étudier, et se promettant de rechercher M. de Vogüé si jamais il retournait en France. Je ne sais s'il a exécuté ce projet. Hélas! je n'ai plus revu cet homme unique, après son retour de Paris! De même il s'intéressait vivement à nos occupations littéraires. Je devais lui lire tout ce que nous écrivions en français, au fur et à mesure que les ouvrages avançaient, et j'étais émerveillée de l'attention soutenue et de la critique toujours aux aguets de cet esprit vaste et incisif. A la lecture d'une étude de ma sœur sur notre grand patriote et innovateur, le comte Széchényi, il m'interrompit, se mit à mon bureau, et jeta sur une feuille les lignes suivantes, « à insérer dans l'article, à son édition en forme de livre » :

Entre Széchényi et Kossuth, il y eut un duel politique qui dura une quinzaine d'années. Les blessures furent profondes de part et d'autre. Széchényi succomba, mais le triomphe de Kossuth fut passager. Il dut cacher la couronne de Hongrie, et toute son éloquence, si enivrante dans son pays, ne parvint à nul résultat sérieux à l'étranger.

F. Liszt.

Une autre fois je lui lisais un article sur Vereschagine, le peintre russe. Liszt, qui avait tant et si bien vu, s'intéressait particulièrement à tout ce qui s'élevait au-dessus de la banalité et évitait les chemins battus. Il se rappelait si vivement certains tableaux poétiques de Vereschagine, vus à la première exposition, en 1884, qu'il fut charmé de les retrouver « tout vivants et palpitants » sous ma plume. Il était très friand de la

phrase bien tournée, de « la peinture à la plume ». Son oreille de musicien jouissait de l'harmonie de la langue comme d'une suave mélodie, et bien des fois nous passions des heures à chercher le mot précis qui donnât à la période la cadence voulue, sans en altérer le sens. Pour m'aiguillonner dans cette voie, il répétait souvent son mot favori : *Les œuvres ne durent que par le style*, et si, pourtant, je perdais patience, il me rappelait Flaubert, « le Benvenuto Cellini de la prose, » qui était capable de passer une nuit à buriner tel passage rebelle aux efforts de sa main.

Combien il tenait à la phrase remplie, concise, aussi significative que possible, cela se voit dans la riche collection de petits billets de sa main que je possède.

Ces chefs-d'œuvre en miniature formeraient un curieux manuel pour l'enseignement des mille manières dont on peut tourner spirituellement un petit mot. Il ne négligeait aucune occasion, si futile qu'elle fût, de mettre en jeu le mécanisme merveilleux de sa pensée. Jamais il ne se sert deux fois du même moule, et toujours une idée heureuse vient animer ces billets de dix à vingt lignes.

Le maître avait pris l'habitude de m'envoyer le matin un de ces mots pour nous avertir de sa visite du soir et s'informer si nous étions libres. Il arrivait alors, sans cérémonie, uniquement pour causer quelques heures, m'apportant les nouvelles publications qu'on lui envoyait de tous les pays, un article de journal qui l'avait frappé, un cahier de musique.

Quelquefois le secrétaire de l'Académie hongroise, l'éminent historien monseigneur Fraknoï, le cardinal Haynald[1], qu'une vive amitié liait au maître, le comte Zichy, ou une ou deux femmes rieuses étaient aussi des nôtres, et, tout en jouant le whist, jouissaient avec nous du feu d'artifice dont cet esprit inépuisable,

1. Le cardinal Haynald s'était rencontré une dernière fois vers la fin de juillet avec Liszt, chez les Munkàcsy à Kolpach, la propriété de Munkàcsy dans le Luxembourg. Ils y avaient passé des heures charmantes, bien que Liszt, ayant manqué le train, n'arrivât *qu'après* le grand dîner pour lequel il était attendu, avec force ovations à la gare, etc., etc. Le cardinal, devant partir de grand matin, prit congé de Liszt le soir, lui enjoignant de ne point se déranger pour son départ. Mais il avait oublié que Liszt se levait régulièrement à trois heures, travaillait et allait à la première messe. Or, le jour suivant, à peine levé, des accords célestes frappent l'oreille du cardinal. Liszt lui disait adieu par les sons d'une marche de Schubert qu'il affectionnait beaucoup... Ce fut la dernière fois que le maître toucha un piano.

à mille facettes, aimait à nous éblouir.

Nous causions de tout, à ces heures intimes. Il n'y a pas un art, une science, sans compter les questions abstraites, que nous n'ayons effleuré, et souvent je restais ébahie devant cette mémoire colossale, doublée d'un savoir infini, qu'il élargissait sans cesse. Mais, en dépit de cet amas de richesses, Liszt n'a jamais pu se consoler de ne pas avoir fait des études suivies et régulières. Il prétendait s'être toujours ressenti de l'absence de cet enseignement rudimentaire qu'on avait négligé de lui donner. « Je barbouillais des notes avant d'avoir jamais écrit une lettre de l'alphabet, et je m'enfonçais dans la lecture de livres mystiques et philosophiques avant d'être en règle avec la grammaire. Ah! cette satanée grammaire m'a

bien donné du fil à retordre dans le temps! »

Cependant, Liszt avait une érudition d'autant plus remarquable qu'elle embrassait plusieurs littératures. Durant une série d'hivers, M. Rogeard — l'auteur des *Propos de Labiénus*, brochure qui lui avait valu sous le second empire l'expulsion du territoire français — avait tenu des conférences fort intéressantes à Budapesth dans le salon de Mme de Gérando, née comtesse Teleky, la grande amie de Michelet et de Reclus. M. Rogeard avait trouvé des amis dans la famille de Gérando, toujours prête à tendre une main secourable à l'opprimé, enthousiaste, du reste, des sciences, de la littérature et, en général, de tous les prophètes de la vérité qui, sous quelque forme que ce soit, annoncent la bonne nouvelle. Un

public d'élite se réunissait à ces soirées charmantes, assaisonnées de causerie. Lorsque le maître était à Budapesth, il ne manquait jamais de s'y rendre, suivant avec le plus vif intérêt l'énonciation de tout ce qu'il savait parfaitement lui-même. On ne recevait point de programme. En s'asseyant devant sa petite table, Rogeard commençait à causer avec son auditoire, lui annonçant son programme de vive voix : « Les philosophes et les écrivains du XVIIe siècle. — Les salons du XVIIIe siècle. — Les champions de la littérature du XVIe siècle, etc. » J'eus plusieurs fois le plaisir d'être assise auprès de Liszt, et alors il me disait d'avance, à l'oreille, les noms, les faits, les dates, que Rogeard allait mentionner. C'était aussi curieux qu'amusant, car bien

des fois il reprenait le conférencier, pas publiquement, bien entendu, mais de manière à se faire entendre de celui-ci s'il avait l'ouïe assez fine.

La philosophie allemande n'avait pas non plus de secrets pour Liszt, et je n'ai jamais pu comprendre comment le même cerveau pouvait être en si bons rapports avec tous les grands athées, déguster leurs argumentations en connaisseur et en gourmet, et avoir en même temps une foi aussi vive, aussi naïve et profonde, la foi de quelque jeune villageoise qui ne sait pas lire. L'idée de Dieu était toujours présente à son esprit depuis son enfance. Son âme semblait un diamant sur lequel le doute corrosif était sans prise. Le feu sacré qui l'animait le rapprochait de si près de sa source divine, qu'aucune phi-

losophie ne put donner le change à cette intuition intime qui l'attirait vers l'Éternel. Aussi, quand il prit la robe pour des causes purement mondaines — que je dois taire — éprouva-t-il un grand contentement. Il se savait désormais à l'abri de toute prétention, et s'était réfugié dans le sein de cette même Église dont le mysticisme l'attirait à un tel point dans sa jeunesse, que son père avait toujours craint qu'il ne prît les ordres dans un moment d'exaltation.

Le sentiment de sécurité qui le berçait dans sa soutane se trahissait par des mots incisifs, dont il ne mesurait peut-être pas toujours la portée rétrospective.

Un jour qu'il jouait le whist chez nous, on plaisantait sur l'émancipation du clergé concernant le célibat.

— Qu'en dites-vous, cher maître? Voterez-vous pour le nouveau mouvement? demandai-je à Liszt.

— Grégoire VII était un grand philanthrope, répondit-il après un court silence, avec une gravité doctorale qui soulignait le mot.

Sa piété vraie, passée dans son sang, n'avait rien à faire avec des formes extérieures. Son livre d'heures, son bréviaire, et une collection de vieilles Bibles étaient toujours sur sa table. Au beau milieu de ses triomphes les plus enivrants, un besoin irrésistible de recueillement l'entraînait au pied des autels. Il s'éclipsait alors, bataillait bravement avec les démons qui l'assiégeaient, cherchait à retrouver l'harmonie intérieure, et reparaissait après un temps, plus fougueux, plus

brillant que jamais. Il m'expliqua ses retraites un jour que je me plaignais des distractions que me donnait le monde. Il me dit à ce sujet les mots mémorables que voici : « Il ne faut jamais se laisser entraîner par le courant. L'âme de l'artiste doit être comme le roc solitaire, entouré, souvent submergé par les flots, mais tout de même immuable. C'est uniquement de cette manière qu'il peut garder son originalité et sauver des intempéries de la vie l'idéal qu'il tâche de réaliser. »

Une autre fois il me dit :

« Du moment que je suis seul, je reprends le fil de mes pensées, de mon travail interrompu. Il ne faut jamais « rêvasser ». Cela énerve, dévore immensément de temps et ne mène à rien. »

Quel enseignement!... Ces mots nous

expliquent aussi comment Liszt put venir à bout de l'œuvre immense représentée par sa vie. Il en avait conscience, du reste.

— Avez-vous écrit l'histoire de votre vie ? lui demandai-je un jour.

— C'était bien assez de la vivre, ma vie, répondit-il en devenant grave.

Comme je l'ai dit, nous causions de tout ; cependant il y avait certains sujets qu'à l'ordinaire il aimait à éviter. Mais si l'on réussissait à le lancer dans cette voie, il était inépuisable. Un soir je lui avais lu une petite bluette de ma sœur Stéphanie.

— Quel en est le titre? demanda Liszt.

— *Eve*, cher maître, un sujet que vous devez connaître à fond.

— Du tout, du tout, répliqua-t-il en hochant la tête, je n'ai pas assez mordu à la pomme!

Et une discussion sur l'amour et la femme s'ensuivit.

Il avait en horreur tout ce qui était « bourgeois », et j'ai grand'peur que la vertu, non comme idée abstraite, mais comme chose pratiquée, ne lui parût moins morale que bourgeoise. Il ne voulut jamais comprendre qu'une personnalité aussi extraordinaire que l'était la sienne ne pût être à même de juger les femmes. Inopinément, il créait toujours des cas exceptionnels, et tel était son ascendant, qu'on devait croire au sortilège. Tant de femmes distinguées s'étaient attachées à son char, se plaisant dans un esclavage dont elles seules rivaient les chaînes volontairement, qu'il n'est pas étonnant qu'il ait gardé jusqu'à son âge avancé les idées archi-romanesques et fort libres,

dont l'auteur de *Lélia*, *Léone Léoni,* etc., avait saturé son époque. Sous ce rapport Liszt était resté le disciple de George Sand. L'amour souverain, indépendant de la valeur de l'individu, était le seul que Liszt reconnût. Et c'étaient les femmes qui le maintenaient dans cette opinion.

Mieux que tout, le mot d'une femme, aussi spirituelle que belle, fait comprendre la nature des relations de Liszt avec les femmes en général. Il admirait beaucoup une comtesse Rev*** à laquelle il a dédié aussi plusieurs de ses compositions. Elle disait à un ami, que Liszt ne pouvait *s'attarder* à aimer *une* femme ; il devait continuer sa marche triomphale, faisant de côté et d'autre l'aumône de son amour à toutes celles qui lui jetaient leur cœur. « Avoir été aimée de Liszt, ne fût-ce

qu'un jour, était assez de bonheur pour une vie », disait l'enthousiaste qui l'avait longtemps et chaleureusement aimé.

Aussi, avait-il de ces mots, inspirés par l'expérience, dont la pointe caustique prouve assez combien il connaissait peu « le bonheur discret » :

« Les femmes se glorifient toujours et de l'amour qu'elles ressentent et de la passion qu'elles inspirent.

« Les femmes ne croient pas à une passion trop discrète.

« Les femmes incomprises sont, pour la plupart, celles qui ont été trop comprises. »

Il fallait que ce Titan eût l'âme aussi fortement trempée que l'était son corps, pour ne point perdre l'équilibre au milieu de ces adulations continuelles. Je crois

qu'il traitait son cœur comme il traitait son corps, c'est-à-dire avec mépris, son âme dominant les deux. Il serait encore des nôtres s'il avait eu pitié de l'enveloppe de cette âme de feu, dont les ailes le portaient encore, lorsque ses pieds lui refusaient déjà leur service. Et il n'obéissait qu'à elle, alors que corps et âme ne pouvaient plus marcher de pair; triste vérité qu'il se refusait à reconnaître. Si, par anxiété ou par façon de parler, on lui demandait :

— Comment allez-vous, cher maître?

Il répondait invariablement :

— *Toujours* bien ! Je ne m'occupe pas de François Liszt !

Non, il ne s'en occupait pas : — il l'a laissé mourir !

V

Tout stoïcien que Liszt se piquât d'être, sa santé ayant visiblement décliné, il dut forcément se rendre à l'évidence et garder quelquefois la chambre. Très content en ces moments-là si nous lui consacrions un peu de notre temps, il tâchait de nous attirer par ce qu'il savait nous être le plus agréable, ainsi qu'on le verra par le billet suivant :

Très chères bienveillantes,

Je crains de sortir
aujourd'hui, à cause
d'un refroidissement
attrapé hier.
Si vous n'êtes pas
engagées ailleurs,
vous me feriez grand
plaisir de venir.

continuer nos jaseries
biographiques et
autres, ce soir, *de bonne heure* chez
votre très affectionné
serviteur F. Liszt

Mercredi

L'automédon qui
vous porte ce mot et
vous ramènera ici,
où vous trouverez

1. L'article de Trifonof.

un régal très appétissant
envoyé par Madame
Földvary. Comme
hors d'Oeuvre veuillez
apporter l'article
biographique sur F. L.
que nous avons commencé
hier

Très friande de ces « jaseries biographiques », je les appréciais d'autant plus lorsqu'elles entraînaient le maître à nous dire, chose assez rare, le fond de sa

pensée. Ayant vécu toute sa vie en contact avec le monde, voyant une société des plus variées, il avait pris l'habitude d'une certaine amabilité de surface qui différait sensiblement de ce qu'il pouvait être dans une intimité sûre. Le courtisan, l'artiste grand seigneur se dédoublait alors et nous émerveillait par une simplicité attrayante qui ne manquait cependant point de grandeur. Sa conversation prenait un tour moins caustique, mais plus profond, et les pensées brillantes se succédaient avec une rapidité telle que, restée seule, il m'arrivait en rédigeant mes notes, de constater avec douleur que je ne me rappelais pas la moitié des mots de Liszt.

Durant la soirée qui suivit son billet, nous parlâmes musique, et, comme d'ha-

bitude, il nous dit des choses fort intéressantes.

Au contraire de Wagner — qui en fait d'art ne reconnaissait que la danse (mimique), la poésie et la musique et reniait l'architecture, la sculpture et la peinture, ne faisant grâce qu'à la peinture de paysage, à laquelle il cédait une place très petite dans ce qu'il nommait l'art vivant, — Liszt éprouvait pour chaque branche de l'art un grand penchant, l'universalité de sa nature le portant à rechercher des impressions variées. Il prétendait que la musique et la peinture se fondaient et se complétaient. Un des rêves de sa jeunesse, qu'il n'a jamais réussi à réaliser, avait été de donner des concerts dans les salles du Louvre. Ce goût de Liszt pour la pein-

ture se retrouve dans plusieurs de ses compositions, conçues sous l'impression causée par un tableau magistral; par exemple *La bataille des Huns*, qu'il composa d'après la toile de Kaulbach si justement célèbre; puis l'oratoire *La Sainte Elisabeth* suscité en premier lieu par les tableaux de M. de Schwind à la Wartburg, représentant des scènes de la vie de sainte Elisabeth. Deux superbes crayons de la main de Gustave Doré sont une preuve de plus à l'appui de cette opinion de Liszt, mais en sens inverse. Là, la peinture donnait l'idée musicale, ici la musique électrisa le peintre. Le premier des cartons de Doré représente le Dante avec Virgile devant l'entrée des enfers; l'autre la légende de *Saint François de Paule marchant sur les flots*. Après

une soirée passée avec le maître, où Doré avait entendu la *Symphonie du Dante* de Liszt et où le maître avait joué sa *Légende de Saint François de Paule*, le crayon de Doré s'inspira d'une vérité, d'un élan, qui immortalisa l'impression reçue. Il offrit les deux cartons au compositeur, non seulement en signe d'amitié, mais en même temps en preuve de l'affinité intime entre la musique et la peinture [1]. Une autre composition de Liszt, *Le sermon aux oiseaux*, a été délicieusement rendue par le peintre anglais Smallfield. Aussi lorsque Munkàcsy eut l'idée de présenter son tableau : *La mort de Mozart* à ses invités, en faisant exé-

1. Ces cartons se trouvent dans l'appartement de Liszt à « l'Académie de musique » de Budapesth.

cuter le *Requiem de Mozart* en guise de complément, cette innovation, tant discutée par la presse, fut-elle entièrement approuvée par le maître. L'an dernier, comme j'assistais à un concert à la salle de San Rocco à Venise, dont les murs sont couverts des chefs-d'œuvre du Tintoret, l'impression produite par ces tableaux, jointe à la jouissance musicale, m'a vivement rappelé ses idées à cet égard.

Liszt nous répétait avec une singulière ténacité que la musique était négligée par les gouvernements. « L'opéra, le seul institut musical subventionné sérieusement et d'une manière efficace, ne donne point aux compositeurs d'un autre genre l'émulation nécessaire ; aussi les œuvres de ceux-ci restent avec leur

génie — s'ils en ont — dans leurs portefeuilles, vu les difficultés souvent insurmontables qui s'opposent à leur exécution. « Et sans émulation, point « d'art, » dit Schumann — continua le maître. Les sociétés philharmoniques sont insuffisantes, puisqu'elles doivent, dans leur propre intérêt, se régler sur goût du public. Timidement, de temps en temps, elles risquent une nouveauté, n'ayant point le courage de la répéter si dès la première représentation elle ne réussit pas à captiver l'auditoire. Schumann devenait furieux si l'on disait : Ceci a plu, ceci n'a pas plu! « Comme « s'il n'y avait rien de plus important que « de plaire aux gens! » disait-il. Et il avait fièrement raison. J'ai bataillé toute ma vie pour faire l'éducation du goût

musical du public..... On oublie généralement que bien des œuvres, et souvent les meilleures, ont besoin d'être connues à fond pour être appréciées. Voilà pourquoi, à une première, j'ai toujours le sentiment d'assister à un jugement de cour d'assises.

« Si les gouvernements et les gens en mesure de le faire encourageaient les beaux-arts sans préférence, s'ils partageaient leurs faveurs avec plus de justice, ils devraient instituer des concerts d'orchestre pour prêter la main aux jeunes talents, de même qu'ils achètent des tableaux et des statues pour les musées et les galeries. On ne peut certes pas acheter des partitions et les enfermer comme des objets d'art, puisqu'elles ne disent rien aux yeux ; mais faites-les parler, donnez-leur l'occa-

sion de s'épanouir à la vie et au soleil! Sous ce rapport la musique est l'art le moins bien partagé de tous. Les conservatoires ne servent qu'à mûrir une masse de talents plus ou moins marquants, voués à une existence de luttes, de déboires, souvent de misères. J'ai fait de mon mieux à Weimar, disait Liszt, tant que j'ai eu un orchestre sous la main, pour lancer des nouveautés, mais les efforts d'un seul individu ne peuvent naturellement pas suffire à tout un monde de lutteurs, acharnés à conquérir la gloire. Dans chaque pays on devrait fonder une société de musique subventionnée, dont la mission serait de faciliter aux compositeurs, non célèbres encore, la représentation de leurs œuvres. Cette société pourrait se recruter dans l'orchestre de

l'opéra, ce qui simplifierait considérablement la chose, et l'orchestre étant payé de par la munificence du roi ou du gouvernement, la recette pourrait en partie revenir aux compositeurs; et cela d'autant plus aisément si l'on se servait des galeries de tableaux comme salles de concerts. La musique sacrée, par exemple, n'est presque plus cultivée du tout et peu s'en faut qu'elle ne meure d'inanition. C'est encore naturel. Quelques grandes œuvres reconnues exceptées, on ne fait rien exécuter, on n'ose pas monter une messe nouvelle d'un auteur inconnu. La question d'argent et de parti, les petites jalousies de métier guettent le talent naissant comme autant de bêtes fauves, prêtes à l'annihiler du coup ou à étouffer ses aspirations par le découragement

d'une lutte sans issue contre l'indifférence. »

Je ne donne ici que l'abrégé d'une longue causerie. L'idée du maître n'est pas aussi nouvelle qu'elle paraît l'être. Elle avait occupé Liszt presque toute sa vie. N'ayant pas réussi à la réaliser, il nous la laisse comme un legs, digne du légataire. Anxieux de faciliter la voie aux néophytes de l'art, animé de sympathie et de pitié pour ces lutteurs, qui nagent bravement contre le courant, il espérait que l'avenir se ferait l'exécuteur testamentaire de cet héritage spirituel, dont la portée ne sera reconnue qu'après avoir récolté les fruits qu'une émulation pareille ferait mûrir.

VI

Liszt, on le sait, avait la repartie aussi heureuse que prompte, tranchante même, s'il en voyait la nécessité. Tout chevaleresque qu'il était, en dépit de ses manières courtoises, l'artiste chez lui l'emportait toujours sur l'homme du monde, du moment qu'il croyait l'artiste atteint dans sa dignité. Un manque de respect, un signe d'inattention le blessaient profondément ; aussi ne pouvait-il

supporter que l'on parlât pendant qu'il jouait. Il nous raconta à ce sujet les anecdotes suivantes :

Durant une soirée à la cour de Saint-Pétersbourg où il était très bien vu, il arriva que le czar Nicolas, qui n'aimait guère la musique, se mit à causer avec une dame, et, peu friand de l'exécution de Liszt, parla très haut. Tout d'un coup, Liszt s'arrêta net et quitta le piano. Le czar, intrigué, s'approche du maître et lui dit :

— Pourquoi avez-vous interrompu votre jeu?

— Quand l'empereur parle, on doit se taire, fut la réponse machiavélique de l'artiste froissé.

Il fit de même durant les fêtes royales, données à l'occasion de l'inauguration de

la statue de Beethoven à Bonn. Liszt était pour ainsi dire le créateur virtuel de ce monument, l'ayant fait ériger presque à ses propres frais, en déboursant plus de 30 000 francs à cet effet. La cour se trouvait au grand complet, avec une affluence d'hôtes illustres, au château de X... (le nom m'échappe) non loin de Bonn, et Liszt, en compagnie de plusieurs artistes célèbres, avait promis son concours pour le concert du soir. La reine d'Angleterre, avec son mari le prince Albert, était aussi présente au château; mais au dire des courtisans, la « souveraine la plus sympathique de l'Europe », comme le maître la désignait, n'était pas du tout d'humeur accueillante. On sait quel amour fanatique elle portait à son mari, et combien elle n'avait jamais pu s'habituer à la po-

sition inférieure de ce mari adoré, lorsque les rigueurs de l'étiquette de cour la forçaient à s'en apercevoir. Elle en souffrait le martyre, et jeune et passionnée comme elle était, la force lui manquait pour dissimuler ses griefs. Cette fois encore le sort lui avait joué un mauvais tour, en faisant arriver sur la scène un archiduc autrichien. Naturellement, il avait le pas sur le prince Albert, ce qui agaçait sa jeune femme de manière à lui gâter toute la fête. Elle maltraitait ses dames, avait « ses nerfs », et voyait tout en noir... Le soir venu, le concert commence. Liszt avait une pièce à « Introduction » à jouer. La reine Victoria, arrivée assez tard, ne semblait pas dans son assiette ; à peine Liszt s'était-il mis au piano, que la reine se plaignit de la chaleur ; un

chambellan accourut et ouvrit une fenêtre. Deux minutes plus tard, la reine trouvait le courant d'air insupportable. Le chambellan vola au devant de ses désirs et ferma la fenêtre. C'était un remue-ménage, un va-et-vient, à enfoncer la plus belle production du monde. Son « Introduction » finie, au lieu d'attaquer la pièce, le maître se leva, tira sa révérence, et s'en fut au parc fumer un cigare. Quand, une demi-heure plus tard il rentra dans la salle, le roi Frédéric-Guillaume quitta sa place et l'accosta.

— Vous vous êtes sauvé tout à l'heure, lui dit-il, qu'aviez-vous?

— Je craignais d'importuner Sa Majesté la reine Victoria, pendant qu'elle donnait ses ordres, répondit Liszt.

Le roi rit de bon cœur et le pria de

continuer son programme, ce qu'il fit au milieu d'un silence recueilli, la reine Victoria s'étant retirée peu après sa fuite.

Même aux temps les plus brillants de sa carrière, les circonstances forçaient parfois Liszt à reconnaître que la situation des artistes dans le monde, pour laquelle il avait tant et si noblement milité, était dans un certain sens à la merci du public. Lui-même se heurtait encore à l'ignorance et à la morgue des grands. Il arrivait à l'ami des rois et des princes, de se voir traité en simple « musicien ». Ainsi la princesse de Metternich, l'épouse du célèbre Premier, lui demanda un jour en plein salon, à Vienne :

— Faites-vous de bonnes affaires, docteur ?

— Il n'y a que les banquiers et les diplomates qui fassent de bonnes affaires, princesse, répondit-il.

La princesse de Metternich le détestait cordialement; par dépit, assure-t-on, n'ayant jamais pu parvenir à le captiver. Le maître nia le fait, mais avec un sourire narquois, racontant volontiers, comme quoi ils n'étaient jamais en présence l'un de l'autre sans se *chipoter*, bien que son couvert fût toujours mis chez le prince qu'il fréquentait beaucoup et sur un pied d'amitié. Il advint qu'une fois il rencontra la princesse à la promenade où elle lui lança une bordée d'impertinences. « Je n'ai jamais su empocher ces manières-là, dit Liszt, devenant sérieux au souvenir de ces déboires. Je ne fis pas la sourde oreille, je vous assure; et tout en

causant, nous nous dîmes des choses terribles... Or, peu après, m'étant rendu chez elle un jour de réception, je voulus, comme de coutume, saluer la maîtresse de céans, qui trônait au milieu d'un cercle brillant. Elle me fit l'affront de ne point agréer mon salut, et de m'ignorer comme si j'eusse été de l'air. De plus, elle se leva, prit son mari à part et lui enjoignit de me faire mettre à la porte. La chose fut remarquée par tout le monde; mais, naturellement, il n'en fut rien. »

Il y a cinq à six ans, de passage à Florence, Liszt fut invité à une grande soirée pour laquelle on attendait Lady O... une dame de très haut parage, aussi renommée pour ses excentricités, que pour son esprit. Elle ne recevait que la nuit, dor-

mant le jour et donnant toute sa tendresse à une douzaine de chiens, qui l'entouraient continuellement. Elle se disait très curieuse de connaître Liszt. Mais les heures passaient et Lady O... n'arrivait pas. On prit le parti de lui faire dire qu'on n'attendait plus qu'elle. Enfin elle parut et tout d'abord, mettant son pince-nez, elle s'occupa exclusivement d'un perroquet, qu'elle agaçait à cœur joie. On lui présenta Liszt, mais elle ne lui fit aucun accueil. Au souper, placée en face du maître, elle le dévisagea à plusieurs reprises sans plus de façon et puis se mit à causer avec ses voisins. Tout d'un coup, profitant d'un moment de silence général, d'une voix claire et stridente, elle interpella son vis-à-vis.

— Pouvez-vous me dire, monsieur le

chanoine, quels étaient les noms des filles et des fils de Job ?

A ces mots, la consternation la plus pénible se peignit sur tous les visages. Mais le maître, sans plus d'embarras se redressa :

— Voulez-vous, madame, que je patine ? mais je ne suis pas du tout patineur...

La chronique ne nous décrit point, ni la figure penaude de la dame, ni les rires et sourires discrets des convives. Nous pouvons bien nous faire une idée du tableau.

Une autre fois, il n'y a pas longtemps encore, Liszt alla directement à Gœrz, pour y rendre visite à la famille de son ami, le baron A... Une vieille amitié, datant de son plus beau temps, le liait

au baron A... chez lequel il passait souvent des mois entiers en Hongrie à la campagne, avec et sans élèves. Le baron étant mort, il continuait avec la famille des relations amicales, et ne manquait aucune occasion pour prouver son affection inaltérable. Le soir, la nouvelle de l'arrivée de Liszt s'étant répandue dans la ville, plusieurs personnes se rendirent chez les A... désireuses de profiter de la bonne aubaine. Entre autres un comte de C... de la haute noblesse autrichienne, homme d'un âge mûr. Pendant qu'on prenait le thé, le comte de C..., qui n'avait pas encore adressé la parole à Liszt, l'apostropha par cette question sublime :

— Qui a été votre maître de piano monsieur le chanoine?....

Liszt regarda son interlocuteur avec une bonhomie patriarchale.

— Je ne sais plus, monsieur le comte, répondit-il, vous n'y perdez rien, c'est de peu d'importance aujourd'hui, — et il continua la conversation avec ses voisins.

Quel dommage que Flaubert, s'escrimant contre la bêtise humaine en général et la bêtise du « bourgeois » en particulier, n'ait pas eu l'occasion d'enregistrer ce mot fabuleux, mot qui lui aurait prouvé une fois de plus, qu'à l'occasion, l'héritier d'un grand nom aristocratique pouvait bien se mesurer avec son « bourgeois » tant persécuté.

Liszt était très bien vu dans la famille impériale russe. Il y a plus de quarante ans, son séjour à Saint-Pétersboug ne fut qu'une série d'enchantements. Fêté,

adulé partout, l'on se disputait ses bonnes grâces. Son premier concert à Saint-Pétersbourg lui rapporta dix mille roubles, une somme fabuleuse en ces temps-là. Lorsqu'il se rendait à l'Opéra, le peuple se pressait sur son passage de manière à nécessiter l'intervention de la police pour frayer le chemin à l'attelage.

« J'ai été très heureux à Saint-Pétersbourg, disait le maître. C'était un temps d'insouciance et de laisser-aller, comme je l'ai rarement connu dans la suite. Tout allait bien, on me voyait d'un très bon œil à la cour — jusqu'à ce que je n'aie tout gâté. » Comment il avait réussi à « tout gâter, » c'est une de ces pages de sa vie que je n'oserais raconter à l'heure actuelle. Il n'en avait pas moins laissé un

8

bon souvenir sur les bords de la Néva. La preuve s'en trouve dans une lettre du grand duc Constantin, qu'il reçut l'hiver passé. De longtemps, rien n'avait fait autant de plaisir au maître. Il m'en apporta lui-même une exacte copie que je transcris ici :

Cher maître,

L'heureuse nouvelle, qui nous a été apportée par Mme Menter, de la possibilité de votre arrivée à Pétersbourg, m'a rempli d'une grande joie. Je me permets donc de vous engager à vouloir bien assister à la fête musicale projetée dans le courant de cet hiver, en votre honneur et au profit de notre conservatoire de musique

J'espère que vous aurez vous-même quelque plaisir à revoir notre capitale après plus de quarante ans.

Il serait inutile d'ajouter, que la présence de l'éminent génie musical, révéré de tout le monde, contribuerait puissamment à l'éclat de

la fête projetée, ainsi qu'à l'immense satisfaction de

Votre zélé admirateur

CONSTANTIN.

Saint-Pétersbourg, le 4/16 décembre 1885.

A propos des princes de la famille Romanof, de ces hommes superbes, d'un type rare de perfection, je lui demandai, un jour, quelle sorte de personnages ils étaient. Nous nous trouvions à un grand dîner et Liszt était mon voisin. D'abord il ne répondit point ; mais un quart d'heure plus tard, me prenant la main de sa manière affectueuse et aimable :

— Savez-vous, chère enfant, me dit-il, il y a le blanc, il y a le noir, il y a le bon, il y a le mauvais, puis... *il y a les princes* !

VII

Un soir le maître m'apporta un article sur George Elliot, qui venait de paraître dans le *Journal des Débats*. Je lui en fis la lecture et le bienheureux article le mit sur la voie des réminiscences.

« J'ai beaucoup connu George Elliot et son mari, dit-il, un couple d'une laideur remarquable! C'était M. Lewes, l'auteur de *La vie de Gœthe*, qui me fit une première visite, tout seul, m'annonçant dans

le courant de la conversation, qu'il était à Weimar avec Mlle Evans, le traducteur de *Là vie de Jésus* de Strauss, mais qu'il ne savait pas s'il pouvait se présenter avec elle, puisqu'ils se trouvaient dans une position irrégulière. Je lui fis comprendre, que je me souciais fort peu de la régularité des rapports des gens entre eux et bien qu'on dît « shocking » à Weimar tout aussi bien qu'ailleurs, je leur fis bon accueil et les invitai à dîner chez moi. La princesse de Wittgenstein, qui de longue date s'occupait de préférence de questions philosophiques et religieuses, s'intéressa à Mlle Evans et se trouva fort bien de sa compagnie. Toute laide qu'elle était, Mlle Evans avait du charme et savait enjôler son monde. Par moments sa manière d'écouter me rappe-

lait Mme Sand. Elle paraissait absorber comme une éponge ce qu'elle voyait et entendait. Sa longue figure disgraciée revètait alors une expression si intense d'attention, qu'elle en devenait intéressante. Mais Mme Sand était recueillie en écoutant, elle vous rendait plus éloquent; Mlle Evans, au contraire, semblait convoiter les énonciations et vous mettait sur vos gardes... J'ai toujours remarqué que les hommes étaient les plus gènés dans ces sortes de « positions irrégulières ». M. Lewes en souffrait visiblement, surtout s'il devait présenter Mlle Evans; elle, au contraire, marchait le front haut. Elle avait assez d'aisance dans les manières et, en somme, n'était pas trop anglaise dans ses vues et opinions.

« M. Lewes était un homme très capa-

ble. Un jour en rentrant, je trouvai la carte de M. Lewes et de trois autres Anglais. Le rencontrant peu après, je lui dis :

— Vous avez des compatriotes ici?

— Moi? pas que je sache !

— Si, j'ai trouvé votre carte en compagnie de trois autres portant des noms anglais.

« M. Lewes rit.

— C'est toujours moi, moi seul, dit-il. Ce sont là mes trois noms de plume, sous lesquels je travaille dans différentes branches de la littérature, ce qui me permet de gagner à mes vues quatre groupes différents de public. Je m'en trouve assez bien et le public aussi à ce qu'il paraît. »

Après son départ de Weimar, le maître n'avait plus revu George Elliot, devenue justement célèbre depuis. Mais j'eus le

bonheur de lui procurer un moment de plaisir, en lui faisant connaître le résultat de ses bons procédés envers ce fameux couple « irrégulier ». En lisant *La Vie de George Elliot*, compilée d'après ses lettres et ses journaux par son second mari, M. Cross, je tombai sur les pages suivantes, qui mettaient en relief pour ainsi dire les réminiscences du maître à son sujet. J'en fis la lecture à celui-ci et il fut enchanté de se voir si bien traité par le célèbre écrivain. George Elliot s'exprime ainsi :

« Weimar, août-octobre 1854.

« Vers le milieu de septembre, à l'ouverture du théâtre, nous allâmes voir *Hernani*. Liszt était superbe en conduisant l'orchestre. Les belles lignes de son profil, ses cheveux flottants, se déta-

chaient merveilleusement dans la lumière de la rampe. »

Plus loin elle continue :

« La conversation de Liszt est charmante. Je n'ai jamais rencontré personne qui sache raconter une histoire d'une manière aussi piquante. L'avant-dernier soir qu'il vint nous voir, il exprima le plaisir qu'un article de Lewes à son sujet lui avait donné, parlant d'une façon fort ingénieuse en nous racontant une anecdote sur Spontini et Berlioz. Spontini visita Paris durant le séjour du maître dans cette même ville et hantait beaucoup l'Opéra ; — c'était un personnage raide, suffisant, se gonflant dans son faux-col. Liszt remontait son propre col, et se rengorgeait, pour nous donner une idée aussi vive que possible de l'individu.

Tout le monde était heureux de pouvoir éviter Spontini. Ailleurs « on feignait de le croire mort, » disait Liszt; mais à Paris, comme il était membre de l'Institut, on ne pouvait manquer d'admettre son existence. Liszt le rencontrait souvent chez Érard. Une fois, par hasard, Liszt lui fit remarquer que Berlioz admirait beaucoup son talent, sur quoi Spontini déchargea sa bile sur Berlioz, prétendant que lui et ses pareils travaillaient à la ruine de l'art. Peu après, la *Vestale* fut représentée, et Berlioz écrivit un article enthousiaste sur la musique de Spontini. La prochaine fois que Liszt rencontra « l'homme aux faux-cols, » il lui dit :

— Vous voyez combien j'avais raison de vous dire que Berlioz était un fervent admirateur de votre muse.

« Spontini se gonfla encore plus qu'à l'ordinaire et répliqua d'un ton de conviction :

— M. Berlioz a du talent comme critique !

« Les réponses de Liszt étaient toujours caractéristiques et ne manquaient jamais de pointe. Parlant de Mme d'Agoult, il nous raconta que lorsque son roman *Nélida* parut, dans lequel Liszt lui-même est mis au pilori comme un vrai larron, il lui demanda :

— Mais pourquoi avez-vous tant maltraité ce pauvre Lehmann?

« La première fois que nous fûmes invités à déjeuner chez lui à la *Altenburg*, on nous introduisit au jardin, où dans un salon de verdure, composé de grands arbres entrelacés, le déjeuner était servi.

Nous trouvâmes Hoffmann de Fallersleben, le poète lyrique, le docteur Schade, un savant et Cornélius. Plus tard arriva M. Raff, un musicien allemand, qui vient de publier un volume sur la *Wagnerfrage*. Peu après, Liszt parut avec la princesse Marie, une élégante et charmante jeune fille de dix-sept ans, puis arriva la princesse Caroline de Sayn-Wittgenstein[1] avec son neveu, le prince Eugène, et enfin un jeune artiste français, élève de Scheffer.

« La princesse, vêtue avec un goût

1. La princesse de Wittgenstein avait quitté le foyer domestique pour s'établir à Weimar auprès de Liszt. C'est alors que le duc de Weimar mit la *Altenburg* à la disposition du maître. Cette femme d'élite, ni belle ni jolie, mais d'un esprit supérieur et élevé, eut une influence exceptionnelle sur le développement et la direction que prit le génie créateur de Liszt.

exquis, portait une robe d'intérieur d'une étoffe blanche, légèrement transparente, à longue traîne, et doublée de soie orange comme les parements des manches. Une jaquette en dentelle noire et un petit bonnet fort piquant au sommet de la tête complétaient la gracieuse toilette. Lorsque les cigares eurent fait la ronde, on pria Hoffmann de lire des vers, et il nous lut un poème bachique avec beaucoup de verve. J'étais assise près de Liszt, et, à mon grand plaisir, je pus observer le jeu de sa physionomie. La douceur, le génie, une bienveillance et une tendresse sans pareilles se reflètent sur cette face éclairée d'un rayon d'en haut, une expression en parfaite harmonie avec ses manières. Enfin arriva le moment où mes vœux secrets allaient être exaucés.

Liszt joua. *Pour la première fois de ma vie j'étais témoin d'une inspiration vraie!* Pour la première fois j'entendis les véritables accents du piano. Il joua une de ses propres compositions, une fantaisie religieuse. Rien d'étrange ni d'excessif dans sa tenue. Il maniait l'instrument avec aisance et tranquillité. Les lèvres serrées et la tête un peu renversée en arrière, sa figure était simplement sublime. Quand la musique exprimait l'extase, un doux sourire errait sur sa bouche; lorsqu'elle était triomphante, les narines se dilataient, et une lumière divine semblait baigner ses traits. Rien de petit ou de factice ne gâtait le tableau. Pourquoi Ary Scheffer ne l'a-t-il pas peint dans un pareil moment, au lieu de le représenter sous la forme d'un des trois

mages? Et pourtant le tableau de Scheffer est d'une conception supérieure.

« Voilà les deux vieillards qui ont passé leur existence à déchiffrer dans les cieux les destinées du monde, et qui les scrutent en ce moment pour y trouver le point lumineux, indice de la venue du libérateur! Leur jeune acolyte — ayant la fraîche inspiration qui est le privilège de l'adolescence en sa fleur — est le premier à discerner l'étoile prédestinée, et son extase en révèle l'apparition à ses compagnons. Dans ce jeune mage, Scheffer a donné le portrait de Liszt; mais ici même où il pouvait idéaliser sans restriction, il n'a nullement approché l'original. Chose curieuse : dans tous les tableaux de Scheffer, on rencontre le type de Liszt.

« Dans une petite chambre, qui termine la série des appartements de la *Altenburg*, il y a encore un portrait de Liszt par Scheffer, celui dont la gravure est si répandue. Cette petite chambre est remplie de souvenirs, rappelant les triomphes et l'adulation dont ce talent divin a toujours été comblé. C'est la princesse de Wittgenstein, aidée par les d'Arnim, qui a organisé ce musée, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance du maître. Il y a un médaillon par Schwanthaler, un autre par Rietschl — très beau, celui-là[1] — un buste par un artiste Italien, et

1. J'ajoute les noms de plusieurs autres artistes, qui ont éternisé « ce profil d'ivoire ». Ce sont, en première ligne, Ingres, l'ami de Liszt, auquel celui-ci a toujours gardé un souvenir tendre; dans son beau temps ce furent Kaulbach et Lenbach. Le portrait de Guillaume de Kaulbach est célèbre pour son grand air; le caractère chevaleresque,

les murs sont tapissés d'étagères contenant les joyaux et les objets précieux, dons des grands de la terre. Dans la salle de musique se trouvent les pianos de Beethoven et de Mozart. »

Ces réunions à la Altenburg ont laissé des souvenirs ineffaçables à tous ceux qui ont eu le bonheur d'y être reçus. La

grand seigneur, de l'artiste y est exprimé de main de maître. Non moins remarquable est un buste en marbre, par le fameux Bartolini, souvenir du séjour du maître à Florence, en 1838. Le peintre Leyraud nous montre Liszt à l'époque où il prit les ordres. Mince, l'air pensif, adossé au piano, les bras croisés, et regardant le monde du haut de sa sagesse. Angers a fait un fort beau médaillon. Nous avons plusieurs portraits de Kriehuber, un, entre autres, « Liszt en manteau de voyage »[1], dessiné au vol, pendant que Liszt, entouré d'amis qui prennent congé de lui, distribuait des poignées de main. Tilgner, à Vienne, a fait son buste il y a deux ans;

1. Ce tableau rappelle le célèbre portrait du jeune Gœthe patinant et enveloppé du grand manteau en velours rouge de sa mère.

maison de Liszt était d'une hospitalité princière. Déjeuners, dîners, soirées, s'y succédaient presque journellement. Tout ce que l'Europe avait de célébrités et de grandeurs y affluait. M. Georges Lichtenstein, directeur du conservatoire de musique à Édimbourg, visitant Weimar à l'occasion des fêtes de commémoration de Gœthe et de Schiller, et connaissant

le baron Joukovszky, auquel nous reviendrons, son portrait il y a cinq ans. Cette année encore, notre grand Munkàcsy, qui a su embellir les derniers moments de la vie du maître, l'a peint, assis au piano. Böhm, le célèbre sculpteur hongrois vient de faire son buste à Londres. Puis nous possédons à Pesth, à l'entrée de l'Opéra, une statue magistralement exécutée par notre jeune artiste Strobl. Elle manque de fini, mais, par contre, rend admirablement l'allure habituelle de Liszt et l'expression de ses traits. Il nous reste enfin un badinage; un portrait qui l'amusait beaucoup, peint de mémoire, à Venise, par le spirituel artiste russe Wolkof, sur le poêle d'une charmante jeune veuve, Mme A**, amie de Liszt.

Liszt de longue date, se vit souvent convié à la Altenburg. Bien des années après encore il ne tarissait pas en nous décrivant ce « home » luxueux, où tout respirait une liberté d'esprit, une simplicité d'allures, qui créaient cette atmosphère vraiment artistique, où toute personnalité pouvait se déployer à son aise. Ce qui n'a jamais été assez reconnu et admiré, c'est l'universalité de l'esprit de Liszt, qui faisait dire à Antoine Rubinstein : « Ne mettons jamais personne en parallèle avec Liszt, ni comme pianiste, ni comme musicien, et moins encore comme homme, car Liszt est plus que tout cela : *Liszt est une Idée !* » Cette universalité était précisément l'aimant puissant qui attirait vers lui, soixante ans durant, tout ce qui gravitait vers les foyers intellectuels.

Un soir, nous raconta M. Lichtenstein, Herbeck, le fameux maître de chapelle de Vienne arriva, avec un quatuor manuscrit pour piano et violons, de sa composition, qu'il avait promis d'exécuter. Mais il s'excusa en montrant l'ouvrage presque illisible à force de corrections et de ratures. Liszt prit le cahier et le feuilleta.

« Si tu permets, c'est moi qui l'essayerai », dit-il à Herbeck, et, se mettant au piano, il le joua avec un entrain, une sûreté d'exécution, comme s'il eût été l'auteur de cette œuvre compliquée, à peine déchiffrable, qu'il voyait pour la première fois. Une centaine de personnes étaient présentes dans les deux salons : célébrités européennes musicales, littéraires, diplomatiques, le prince Pückler-

Muskau entre autres... Tout le monde resta ébahi devant ce tour de force.

A cette époque Taussig était l'élève favori de Liszt. Il aimait à le prôner, à faire parade du jeune garçon de dix-sept ans, qui terrifiait son auditoire par sa fougue démesurée et un abus de pédale impardonnable.

— Et vous nommez cela vraiment un « jeu grandiose » ? demanda M. Lichtenstein à Liszt.

— Oui, oui, répliqua le maestro, vous pouvez m'en croire. Il ne se connaît pas encore lui-même, il est emporté par le vertige des grandes aspirations, mais, lorsque le chaos s'éclaircira, qu'il deviendra maître de son élan, il sera grand !

Taussig, par la suite, ratifia brillamment cette prophétie de Liszt, qui ne

cessa jamais de déplorer sa perte prématurée. Il avait reconnu dans le talent de Taussig une étincelle de *cette force élémentaire*, qui avait fait de Paganini un artiste unique et donnait à son propre jeu l'intensité suprême, dont l'empire fascinateur ne se démentait jamais.

VIII

En lisant les lettres de Flaubert, j'étais tombée sur celle où l'auteur offrait à George Sand quelques milliers de francs, afin de lui faciliter un voyage dans le Midi qui devait la remettre d'une maladie récente. Je signalai ce fait à Liszt, en lui témoignant mon étonnement, qu'après une vie aussi laborieuse que la sienne, l'auteur de *Mauprat* fût réduit à vivre au jour le jour, comme, d'ailleurs, il le dit assez

ouvertement dans sa correspondance.

« C'est égal, elle n'aura pas accepté l'offre de Flaubert, dit le maître d'un ton de conviction ; elle était d'une nature trop indépendante pour cela. Elle gagnait beaucoup d'argent, mais l'on faisait aussi de grosses demandes à sa bourse. Ne choisissant pas son monde, il y a bien des chenapans qui peuvent se vanter de l'avoir mise dedans !... Mme Sand donnait largement et n'acceptait rien. Sous ce point, comme sous bien d'autres encore, elle était plus virile que « ses amis » qu'elle se plaisait à plumer d'une autre façon...

« Mme Sand, continua-t-il, engluait un papillon et l'apprivoisait dans sa boîte, en lui donnant des herbes et des fleurs, — c'était la période d'amour.

Puis elle le piquait avec son épingle, alors il se débattait, — c'était le congé, venant toujours de sa part. Après, elle en faisait la vivisection et l'empaillait pour sa collection de héros de romans. C'est ce trafic des âmes qui s'étaient données à elle sans réserve qui m'a finalement dégoûté de son amitié... Mme d'Agoult avait des mots sanglants au sujet des héros de George Sand, et, l'heure venue, elle en fit autant... Tout de même, George Sand était vraiment bon camarade et, si l'on oubliait qu'elle était femme — chose que je n'aime guère à oublier, — et si l'on fermait les yeux sur ses penchants *maternels* — qualification impayable, inventée pour signaler son désenchantement, — on l'admirait et l'on pouvait s'attacher passionnément à elle... J'ai eu

à me louer d'elle dans le temps, et je lui dois beaucoup... Sous le point de vue artistique, les étapes à Nohant étaient fort intéressantes, mais *j'y jouais un rôle secondaire!*

« La gloire de George Sand, ajoutait Liszt, a coûté bien des larmes à Mme d'Agoult. Elle n'en dormait plus, et jamais Daniel Stern n'eût existé, si George Sand n'avait pas été, — et c'eût été dommage[1]. » Liszt admirait surtout la facilité avec laquelle George Sand travaillait; même les manuscrits de ses œuvres les plus philosophiques ne montraient presque pas de traces de corrections. « Sa plume cou-

1. On remarquera par l'allure saccadée de la diction, que j'omets ce que je ne crois pas de nature à pouvoir encore être publié. Ne voulant point substituer mon style à celui de Liszt, je préfère laisser des lacunes.

rait avec un susurrement continu, qui m'a souvent jeté dans des rêveries curieuses, disait le maître. Elle usait de tout pour faire de la copie. J'ai retrouvé dans ses pages nombre de nos discussions dont elle savait tirer parti comme personne. Les sujets abondaient tellement dans ce cerveau fertile, que, s'il lui arrivait de finir un roman à deux heures du matin, sans désemparer elle en commençait un autre, tenant essentiellement à travailler jusqu'à trois heures, selon son habitude. A plusieurs reprises, la conversation du soir, ou la musique entendue, lui avait suggéré une idée, et, le matin suivant, elle nous faisait la lecture de la nouvelle, qu'elle avait écrite d'un jet, pendant la nuit. »

Une autre fois Liszt nous amusa en nous

racontant les hauts faits de la « Muse » (nom dont la jeune France romantique saluait dans le temps Mme Louise Collet), hauts faits qu'Arsène Houssaye vient de divulguer sans pitié dans ses *Mémoires,* avec toutes leurs péripéties tragi-comiques. Je ne répéterai donc pas des choses connues, mais je passerai à un incident, désigné par le maître comme le seul de ce genre dans le courant de sa vie. Il s'agit du Byron français, d'Alfred de Musset. Liszt et Musset étaient du même âge — à un an près, — ils s'étaient beaucoup connus dans le temps, dans ce beau temps où le romantisme français, soutenu par des noms immortels, s'épanouissait en pleine floraison.

Mais le courant de la vie, si impétueux, si rapide, pour Liszt, les avaient séparés,

et ils grisonnaient tous les deux, lorsque le hasard les mit en présence l'un de l'autre.

« Il y avait une éternité que je n'avais revu Alfred de Musset, nous dit le maître, lorsqu'un jour, étant de passage à Paris, je me heurtai contre lui sur le boulevard des Capucines. Des rumeurs couraient sur son élection à l'Académie. L'immortel *in spe* me reconnut à grand' peine, bien que mon profil ne fût pas trop changé. J'avais pris son bras et je vis avec consternation combien cette tête charmante avait vieilli. L'œil terne, la démarche traînante, il ne me répondait que par monosyllabes. Je l'emmenai chez moi, où il tomba lourdement dans un fauteuil.

— Donne-moi à boire, me dit-il.

« Je lui versai un verre de bordeaux.

— Tu en es encore à te contenter de lait, à ce qu'il paraît, fit-il, et je vis une lueur d'intelligence poindre dans ses yeux.

« Je lui versai un second verre et, peu à peu, sous l'influence du suc généreux, une transformation s'opéra en lui.

— Joue-moi quelque chose : il y a longtemps que je ne t'ai entendu, prononça-t-il.

« Je me mis au piano. J'étais navré. L'avoir connu comme moi, ce papillon grisé du bonheur de vivre, ce beau garçon élégant et raffiné, bercé par les duchesses, gâté par tout Paris, — et le revoir ainsi !... Vous savez si je suis sentimental, mais on a été jeune aussi... Enfin, je jouai, je me laissai aller à mes impressions, j'oubliai presque mon audi-

teur dans le tumulte des visions dont je me sentais envahi... Je ne sais ce qui me tira de mes rêveries... Un silence profond régnait dans la chambre ; je tournai la tête, et je vis Musset, pâle comme un mort, renversé, évanoui. Je fis quérir ma mère et elle m'aida à le rappeler à la vie. Alors, quand il ouvrit les yeux, une crise terrible dut se passer dans son cerveau. Il arpenta la chambre à grands pas. Oublieux des années envolées, il me conjura de le réconcilier avec sa Circé capricieuse, ne se rappelant plus que Mme d'Agoult avait réussi à mettre du froid dans mes relations avec George Sand... Le feu des réminiscences voluptueuses qui l'assiégeaient révélait une vitalité de mémoire inouïe ; il redevenait jeune, beau, fascinateur, et l'éloquence, les accents pas-

sionnés qu'il retrouvait pour me faire comprendre le vide et l'anéantissement que cette femme avait laissés dans sa vie, furent ce que j'ai jamais entendu de plus navrant. Vous crieriez au mélodrame si j'étais capable de répéter ses faits et gestes, mais je vous assure qu'en face de ces spectres d'amour on se sentait mal à l'aise. Il finit par m'enlacer de ses bras, se plaignant des persécutions de Louise Collet, mêlant le vrai et le faux, le passé et le présent, d'une manière si vivace, si effrayante même, qu'à peine si je savais à quoi m'en tenir. Il lui échappait des strophes d'un élan fulgurant que je n'ai jamais pu retrouver dans ses œuvres; il disait les avoir rêvées durant mon jeu.

« Je pris enfin le parti de me remettre au piano, croyant par là calmer son exal-

tation fiévreuse, mais je n'y parvins point. Plus je jouais, plus il récapitulait, maudissant sa faiblesse qui ne lui permettait pas de s'en aller avec le printemps.

— Je vieillirai, et j'ai horreur de la vieillesse, répétait-il. Mourir, mourir jeune, quel bonheur !

« Je crois qu'il n'avait pas tort, continua Liszt. Il n'était pas fait pour l'ombre, pour les réalités de la vie. Je fis venir une voiture, et lui demandai où il désirait être conduit. Alors il eut un moment d'embarras et me pria de le déposer rue du Bac... ce que je fis. Après qu'il fut descendu de voiture, je donnai mes instructions au cocher et, quelques minutes plus tard, au tournant d'une rue voisine, je l'aperçus juste au moment où, d'un pas

furtif, il entrait dans un cabaret de mauvais aloi. Vous comprendrez que je ne me vantai pas de l'aventure. Elle me faisait l'effet d'un sacrilège quand je pensais au génie du malheureux poète !... »

IX

Parfois, surtout dans les dernières années de sa vie, une certaine note mélancolique se mêlait aux réminiscences du maître. Il aimait à s'appesantir sur les chances qu'il avait « manquées » dans le temps, sur les bonnes occasions qu'il s'était « gâtées », sur tout ce qu'il avait éludé, comme le riche, plus difficile encore que friand. Cette note s'accentua avec une extrême franchise un

soir qu'il nous parlait de Mme Duplessis.

En 1849, Liszt s'était rendu à Paris pour affaires. Ayant à parler à Jules Janin, il alla le trouver un soir. On lui répond qu'il était à l'Ambigu où l'on donnait une première. Liszt y va, et, durant l'entr'acte, tandis qu'il se promène avec Janin dans le foyer, une jeune femme très remarquée passe, en le dévisageant. Alors Janin lui dit :

— Elle a jeté son dévolu sur vous. La connaissez-vous ?

— Non, qui est-ce ? demande Liszt.

— C'est Mme Duplessis. Vous allez voir qu'elle vous prendra.

— Quelle idée ! répond le jeune artiste, assez intrigué tout de même par l'attention marquée dont il est l'objet.

Le jour suivant, un ami de Mme Duples-

sis vint trouver Liszt pour lui offrir de le conduire chez « la belle à la mode ». Elle n'était pas encore la Dame aux Camélias. Cet épisode ne devait avoir lieu que plus tard. Liszt y trouva très bonne compagnie, ce qu'il y avait de mieux à Paris : le duc d'Ossuna, des écrivains, des artistes de premier ordre, etc. Il y retourna souvent. Elle désirait l'accompagner à Weimar, « mais je présumais qu'il y aurait certains embarras d'installation », disait Liszt, et il lui fit comprendre qu'elle ne s'y plairait pas. Elle prétendait le contraire, n'ayant pas le temps de s'ennuyer, puisqu'elle se levait à deux heures de l'après-midi, allait au Bois pour une heure ou deux et le soir au spectacle. C'était là sa vie ! Ils finirent par s'entendre, prenant rendez-vous, pour

l'année suivante, à Pesth, d'où ils devaient se rendre à Constantinople ensemble. Liszt partit, et, seize mois plus tard, il apprit la mort de Marie Duplessis. Elle était déjà poitrinaire à l'époque de leur amitié. Liszt la trouvait très gracieuse, pleine d'esprit et « d'abandon enfantin ».

— Je ne suis pas partial en général pour les Marion de Lorme et les Manon Lescaut, disait le maître.

— Parce que vous ne les avez pas connues, *celles-là*, intercalait ma sœur sournoisement.

— Mais Marie Duplessis était une exception, continuait Liszt sans se laisser désarçonner. Elle avait beaucoup de cœur, un entrain tout à fait idéal, et je prétends qu'elle était unique dans son espèce. Du-

mas l'a très bien comprise, il n'a pas eu grand'chose à faire pour la créer de nouveau ; c'était bien l'incarnation la plus absolue de la femme qui ait jamais existé. Ce voyage à Constantinople, dont la perspective la ravissait, est une de ces étapes évitée à grand'peine, que j'ai toujours regrettée... »

Si Marie Duplessis avait alors accompagné le maître à Weimar, comme elle en avait l'envie, nous aurions peut-être perdu un chef-d'œuvre : *La Dame aux Camélias* ! Liszt n'avait rencontré Dumas qu'une seule fois chez Mme Duplessis. C'est par la suite seulement que Dumas devint le vrai Duval, chose connue, du reste. Mais ce qui ne laisse pas d'être assez curieux, c'est que plusieurs personnes s'arrogent cette gloire douteuse et d'ou-

tre-tombe. Entres autres, le comte Kosztyelszky, homme charmant et spirituel, d'une vie aventureuse, mieux connu sous le nom de Sefer Pacha, l'ami de l'ex-khédive Ismaïl. Il dit aussi avoir été le héros de la *Dame aux Camélias*, et je n'oserais affirmer qu'il n'en ait le droit tout autant que M. Dumas. Toujours est-il — et je peux en parler à bon escient, l'ayant de mes propres yeux vue — que dans son superbe château de Bertholdstein, près de Gleichenberg, se trouve une collection de portraits délicieux, représentant tous la même femme idéalement jolie, que l'heureux propriétaire a baptisée du nom de Marie Duplessis.

La même note mélancolique, mais plus suave, plus transcendante, vibrait dans une petite historiette, dont les tons

fondus faisaient l'effet d'un pastel à moitié effacé. Je dois dire ici que Liszt était impénétrable, d'une discrétion absolue, lorsqu'il s'agissait de femmes qui n'avaient point de leurs propres mains dévoilé leur cœur à la face du monde. L'historiette en question est la seule de ce genre qu'il m'ait racontée, et encore ne m'aurait-elle jamais été révélée si l'héroïne n'était depuis de longues années hors de toute atteinte terrestre.

De 1857 à 1859 la situation à Weimar changea sensiblement. Au théâtre, le drame prenait le dessus sur l'opéra, l'école de peinture était l'enfant choyé du budget de la cour, et, peu à peu, un camp ennemi s'était formé, contrecarrant tout ce que Liszt inaugurait. Lorsqu'un opéra, *Le Barbier de Bagdad*, œuvre de

Péter Cornélius, un élève du maître, tomba à plat à la suite de cabales ourdies principalement contre Liszt, celui-ci crut le moment arrivé pour donner sa démission.

— Cornélius avait commis l'imprudence d'arborer mes couleurs comme compositeur, nous disait le maître, et c'était un acte de hardiesse prématurée[1]. Je l'en avais prévenu d'avance, et si son *Barbier* avait trouvé le secret de faire pousser le poil aux chauves, il aurait mieux réussi qu'en hérissant son chant de transitions à la Liszt. Je n'ai jamais été bon qu'à frayer le chemin aux autres, et même cela ne me réussissait plus.

1. Je reviendrai encore sur l'opinion *pessimiste* de Liszt, concernant la popularité de ses œuvres, de son école et de sa tendance.

Le maître n'était donc pas absolument d'une humeur rose, et il s'en alla à Paris « se retremper » chez sa mère, qu'il aimait par-dessus tout et qu'il visitait à peu près chaque année. De Paris il se rendit en Silésie, chez le prince de Hohenzollern-Hechingen, où il passa presque une année. Liszt aimait parfois à évoquer les mirages du passé, ces milieux somptueux dans lesquels il avait vécu. Il nous émerveillait alors de descriptions qu'un romancier lui aurait enviées. Comme il savait évoquer devant nos yeux le va-et-vient élégant de Trachenberg, la résidence des princes de Hatzfeld, avec ses invités comptant par centaines, ses soixante chevaux anglais à l'écurie, ses cinq cuisiniers rivés à la tâche nuit et jour, ses fêtes, ses promenades, ses con-

certs continuels, toute cette atmosphère ensoleillée et parfumée, où l'art et l'esprit flottant dans l'air faisaient vibrer les cœurs et les nerfs.

Le temps passé à Lœwenberg chez le prince de Hohenzollern-Hechingen lui avait aussi laissé des souvenirs charmants, plus sérieux peut-être, grâce à la direction de plus en plus accentuée que son esprit commençait à prendre, et qui le conduisit d'abord à la solitude du Monte Mario et de là dans les bras de l'Église.

On menait grand train à Lœwenberg, et les astéroïdes ne manquaient pas de rechercher là comme ailleurs leur soleil. Naturellement aussi le roman venait le relancer, le roman qui s'attachait à ses pas comme son ombre et lui avait valu

cette renommée fantastique dont il ne parvint pas à se défaire, même en revêtant la soutane.

Nous parlions femmes, et Liszt prétendait que c'était une étude curieuse à faire, étude à recommencer étape par étape, sans progrès possible et dans laquelle les expériences faites, c'est-à-dire les études antérieures, ne servent qu'à obscurcir le jugement.... Pour ce qui est des coups de tête, il n'y a que les femmes. Jamais l'homme, né pour la bataille de la vie, n'aura le suprême dédain du danger d'une ingénue éprise.

« Je travaillais un matin, à Lœwenberg, continua Liszt, lorsqu'on m'apporta une carte de visite, un nom d'homme qui ne me disait rien, et je vis entrer un beau jeune Anglais, que je

croyais reconnaître. Le jeune homme s'approcha, tandis que j'interrogeais ma mémoire, et me dit un mot. Alors je reconnus cette voix d'un timbre unique.... Les bras me tombèrent d'étonnement.

— Que venez-vous faire ici? Êtes-vous en fuite? Avez-vous quitté votre mari? lui demandai-je, saisi de la voir là et n'y comprenant rien.

« Elle s'était jetée dans un fauteuil et ne finissait pas de rire.

— Un joli accueil, il faut l'avouer! Cela vaut bien la peine du risque que je cours.... dit-elle.

— Mais vous vous perdez! m'écriai-je, craignant à tout moment de voir entrer quelqu'un.

« Elle courut au piano et joua une ritournelle.

— Je suis votre élève; n'est-ce pas clair comme bonjour?

Et elle lança une roulade qui sembla soulever le plafond, tant elle emplissait la chambre de sonorité.

— Taisez-vous, au nom de Dieu! La maison est pleine de monde : on viendra et on vous reconnaîtra!

— Moi? Henri d'Anglay? répondit-elle en frisant la moustache qu'elle n'avait pas. Eh bien! je les félicite s'ils le reconnaissent : ils auront vu pire que lui!

— Cessons cet enfantillage, répliquai-je, sérieusement alarmé, et dites-moi ce qui vous amène.

— C'était, continua Liszt, une cantatrice d'un renom européen et d'une conduite irréprochable. Un merle blanc!

— La Malibran ! m'écriai-je, très intriguée.

— Quelle idée ! Elle était morte déjà ! répondit le maître.

— Jenny Lind, alors ?

— Plus morte encore, puisque je n'ai jamais eu le bonheur de posséder ses bonnes grâces particulières, répondit le maître d'un ton agacé qui coupa court à mes interruptions. — Mon héroïne à moi était surveillée, non seulement par un mari jaloux qui ne méritait nullement cette étoile tombée dans son assiette, mais encore par un admirateur forcené, maniaque, la fable du monde entier, qui la guettait comme un démon, espérant toujours pouvoir profiter un jour d'un écart qu'il parviendrait à constater. C'était une chose si connue, que je trem-

blais pour elle. Je l'avais rencontrée de loin en loin dans quelques salons, je l'admirais beaucoup, mais, vous savez, je n'ai jamais convoité la lune! Bref, je tombai des nues en la voyant là, en garçon, candide et calme comme s'il s'agissait d'une simple visite. J'appris enfin, qu'étant aux eaux, en Bohême, elle avait voulu profiter du voisinage pour me revoir. Je lui fis comprendre que son déguisement n'était bon à rien, qu'il la compromettait beaucoup plus que si elle était venue franchement, surtout, puisqu'à commencer par mon hôte, on la connaissait trop pour ne pas la reconnaître. Je fis si bien, qu'elle repartit comme elle était venue, après un déjeuner à deux, dont le pendant, en circonstance analogue, serait assez difficile à trouver. Je lui promis d'aller la voir,

mais je n'en fis rien. J'ai toujours évité les bagarres et les embarras de ce genre, et je déteste le mélodrame — surtout dans la vie privée. Pourtant, elle revint de la même manière, deux ans plus tard; je vivais en reclus alors au Monte Mario.... C'était une âme d'enfant dans un corps de femme — d'une candeur angélique! Je lui fis chanter mon *Ave Maria*. Elle chanta à damner un saint! Il ne sera plus jamais chanté comme ça!

— Et puis, qu'est-elle devenue?... demandai-je.

— Elle est morte!

Et je surpris sur les traits du maître une émotion que je n'y avais jamais aperçue jusqu'alors. Combien il en avait vu s'évanouir de ces ombres charmantes, effleurant sa vie de leurs ailes légères,

comme des hirondelles au passage ! Quel kaléidoscope magique que les souvenirs de cet homme privilégié, souvenirs qui lui apportaient la senteur des printemps toujours renouvelés, la réalité du rêve, les fleurs à foison !

X

La vie de Liszt, agitée et variée jusqu'à sa fin, ne faisait que refléter son individualité. L'âme inquiète de cet homme étrange, toujours en quête de l'idéal, que, nous autres, nous nommons le bonheur, cherchait partout — l'introuvable, dans le cœur de la femme, sur les hauteurs de l'art, dans les ténèbres mystiques des églises ; il croyait l'atteindre au sein de la paix, en se créant une retraite transitoire,

remplie d'un travail immense, favorisée par une inspiration vraie. Mais quels orages précédèrent ces accalmies ! Au prix de quels combats se voyait-il soudain au fond de quelque monastère ! Se fuyait-il soi-même ? Fuyait-il les autres ?. . . .

Les années de recueillement (de 1861 jusqu'à 1868) que Liszt passa à Rome furent celles où les conflits éclatèrent le plus vivement entre l'Italie et le Saint-Siège. Or, lorsque Liszt prit l'habit, le « humour » italien s'attaqua naturellement et à l'église et à l'enfant prodigue, comme les plantes folles tapissent de leur verdure les murs les plus austères.

« Quelle chance pour l'Église, disait-on, d'avoir embauché Liszt ! Il sauvera les dissonances et rétablira l'harmonie. »

Puis encore :

« Il est dommage que Liszt ne soit pas Italien. Il a si bien joué toute sa vie de toutes les clefs, que les clefs de saint Pierre ne sauraient être en des mains plus savantes.

« Il a enrichi son trousseau de clefs des clefs du paradis, etc.

Pie IX aimait la musique passionnément. Il était en correspondance suivie avec des musiciens de renom, et Rossini, par exemple, a laissé toute une collection de lettres du pape-mécène. On prétend qu'il chantait parfois en se faisant accompagner par Liszt. Le maître n'a jamais mentionné le fait. Je le cite comme un « on-dit » si universellement répandu, qu'un de nos chanoines, très amateur lui-même, eut l'idee de faire peindre un tableau historique : le pape Pie IX chan-

tant debout près du piano tenu par Liszt en habit, et le groupe entouré, dans le fond, des principaux personnages de la cour papale de l'époque. La mort du chanoine empêcha l'exécution du projet.

Pie IX passait des heures entières à écouter de la bonne musique, sans bouger ni parler, absorbé dans une extase trop profonde pour se manifester par des signes extérieurs. Il admirait et affectionnait le maître qu'il nommait « son cher fils », « son Palestrina ». Liszt, de son côté, lui avait gardé un souvenir reconnaissant, et la seule décoration qu'il ait jamais mentionnée devant nous était celle dont le pape avait enrichi sa collection.

Un jour, Pie IX était venu trouver le maître dans sa solitude du Monte Mario, où il vivait dans un vieux monastère de

Dominicains. Le Saint-Père était triste, et déjà, en entrant, il avait fait comprendre à Liszt qu'il venait exprès pour être déridé par son talent. Il le pria d'improviser. Lui aussi aimait tout spécialement cette sorte de musique, prétendant que l'originalité et l'individualité de l'artiste s'accentuent plus clairement lorsque rien n'entrave l'essor libre de l'âme.

« Je jouai donc au gré de ma fantaisie, dit le maître. Peut-être bien l'auditeur sympathique m'impressionnait-il, mais, sans faire l'éloge de mon tapotage, je dois constater que le Saint-Père était profondément ému, et, quand j'eus fini, il me dit une chose assez curieuse : « La justice, mon cher Palestrina, devrait se servir de votre musique, si toutefois on pouvait l'avoir sous la main ailleurs qu'ici,

pour amener au repentir les criminels endurcis. Aucun ne résisterait, j'en suis sûr, et le jour n'est pas loin, à notre époque d'idées humanitaires, où l'on usera de semblables moyens psychiques pour avoir raison des âmes viciées. »

XI

Liszt parlait rarement de Wagner; à peine abordait-on ce sujet qu'il coupait court à la conversation, souvent avec une sorte d'irritation, et parlait d'autre chose. Mais moi, sachant combien ses relations avec cet homme exceptionnel et si difficile à vivre, avaient dû être compliquées et intéressantes, je revenais à la charge, faisant semblant de ne pas m'apercevoir de l'éloignement manifeste qu'il avait pour ce

nom. Était-ce par discrétion ou par humeur?... Je ne saurais le dire. Le peu que j'ai pu recueillir se résume dans ce que je raconterai tantôt.

Un écrivain contemporain[1] attribue l'amitié de Liszt et de Wagner « à ce que les mêmes aspirations éperdues et insensées vers l'impossible et l'inconnu soufflaient parfois dans ces deux âmes : ce fut là leur point de contact. » J'ai trop bien connu Liszt pour accepter cette définition aussi hardie qu'injuste. Liszt, oublieux de ses propres visées, reconnut le génie novateur de Wagner et eut en

[1] Léonie Bernardini, *Richard Wagner, sa vie, ses poèmes d'opéra, son système dramatique et musical :* brochure que Liszt m'apporta lorsqu'elle parut, annotée, soulignée de sa main, de la plus curieuse façon. Le passage cité plus haut est orné d'un grand signe d'interrogation.

lui une foi enthousiaste. Wagner, de son côté, sentit le bien immense qu'il dériverait d'un aussi puissant appui, et sut se le ménager. L'amitié de Liszt était faite d'abnégation, de courage, d'effacement personnel. Le fait seul de voir Wagner, ce saint George moderne, persécuté, errant de lieu en lieu sans répit, suffit à Liszt pour se mettre en avant en faveur de l'exilé. Si même les idées du nouveau prophète ne l'eussent point subjugué, il aurait tout tenté pour le faire triompher de ses persécuteurs. C'était dans le sang de Liszt, ce sang magyar, toujours prêt à défendre quiconque a besoin d'être défendu. En se faisant le champion d'une cause aussi difficile, Liszt se mettait en guerre avec l'Allemagne entière, — sans compter la France — qui s'opposait de

toutes ses forces à cet esprit novateur, dont elle semblait pressentir la nature envahissante et surexcitante. Seul le prestige de Liszt et l'ardeur infatigable qu'il mettait à poursuivre cette œuvre de prosélytisme musical, autant avec sa plume qu'avec la puissance de son bâton de maître de chapelle, put opérer le miracle d'imposer la foi nouvelle à des sceptiques, qu'à force de persévérance inouïe, il parvint à rendre croyants fanatiques.

Si l'on veut connaître toute l'étendue de l'œuvre de Liszt, il faut se reporter aux paroles de Wagner prononcées à l'occasion du banquet d'adieu, arrangé par lui à Bayreuth en 1882, après les grandes représentations de *Parsifal*. Dans un toast à l'adresse de Liszt, Wagner

donna un témoignage éclatant de sa gratitude et des services inappréciables que Liszt avait rendus à sa cause. « Aujourd'hui, dit-il, que, grâce à l'aide des éminents artistes ici présents, je puis contempler avec plaisir et satisfaction mon œuvre terminée, je me sens appelé à vous dire l'influence que cet homme unique et exceptionnel exerça sur toute ma carrière artistique. Au temps où j'étais honni, banni, répudié par l'Allemagne, Liszt vint au-devant de moi, — Liszt, qui avait puisé dans le plus profond de son âme la compréhension parfaite de mon être et de mon œuvre. Il me dit : « Homme de l'art, j'ai foi en toi ! » et il devint le trait d'union, le pont qui me mena d'un monde à l'autre, de ce monde intérieur au fond duquel je m'étais définitivement retiré, à

ce monde extérieur, du jugement duquel l'artiste créateur doit indubitablement dépendre, et où, à cette époque, chaque main, chaque voix était contre moi. *C'est lui qui m'a relevé, soutenu et proclamé, comme nul autre ne le fit jamais.* Je vous demande de boire à la santé de François Liszt! »

« Vous savez, me dit Liszt un jour, c'est moi qui, le premier, ai fait représenter *Lohengrin* à Weimar. On ne saura jamais quelle difficulté il y a à persuader ceux qui ne veulent pas être persuadés. Aussi je n'y aurais jamais réussi sans l'aide de la duchesse. C'est bien le plus noble cœur que j'aie jamais connu!

« Il y a peu de situations plus pénibles, ajouta-t-il, que ne fut celle de Wagner durant les dix années où l'Allemagne re-

tentissait de sa gloire, et où *Lohengrin* passait de scène en scène, sans que son auteur l'eût jamais entendu. Ce temps dut être pire pour Wagner que ne fut la surdité pour Beethoven. Comment se révolter contre Dieu, contre la nature? Mais, ici, les hommes infligeaient la torture, et Wagner, de la tête aux pieds, n'était que révolte! Il m'écrivit une fois : « Il « n'y aura bientôt plus d'Allemand qui « n'ait entendu *Lohengrin* — excepté « moi! » Tout ça ce sont des vieilleries... il y a longtemps qu'on n'y pense plus, mais la *pointe* de tout ceci, vous ne la devinerez jamais : *Les Wagneriens ne sont pas du tout de mes amis* et ne laissent échapper aucune occasion pour me le prouver. Je n'ai jamais pu comprendre la cause de cette hostilité. C'est le cas de dire des

Wagneriens, qu'ils sont plus royalistes que le roi, car Wagner n'est pas de leur avis ! »

« Le Wagner adulé, ami du roi de Bavière, ne ressemblait guère, disait Liszt, au Wagner qui vint frapper à ma porte à Weimar. Alors c'était une âme aux abois, un Christophe Colomb désespéré, qui avait vu, tâté ce nouveau monde auquel personne ne voulait croire. Il en portait les trésors dans son cerveau et on le traitait de fou... Il avait l'inspiration contagieuse, savait fanatiser son monde comme personne. Il était né réformateur, et ni le sang ni le feu ne lui auraient coûté... Pourtant, on n'a jamais vu d'homme caresser ses chances à rebroussepoil comme Wagner le faisait ; son génie a triomphé, pour ainsi dire, malgré lui, car

personne ne mettait autant de bâtons dans ses roues que Richard Wagner... A Paris, en 1861, cela sautait aux yeux. Tout le monde était à ses ordres, la princesse de Metternich avait fait des miracles pour faire représenter *Tannhauser,* mais il gâta tout! Il n'était pas accommodant, il faut le dire... Peut-être n'avait-il pas tort... sa bonne étoile l'a prouvé — plus tard. »

En parlant des extravagances de Wagner, Liszt nous les expliquait tout court par ces mots :

« En fait de gloire, Wagner avait presque continuellement jeûné durant trente ans. Or, le jeûne débilite, et quand la gloire lui arriva enfin, non pas goutte à goutte comme à d'autres mortels, mais à flots, il n'était plus de taille pour l'accueillir de sang-froid... »

A propos de l'influence de Wagner sur la musique moderne, il disait : « Wagner a terriblement gâté le terrain aux compositeurs à venir, comme Rubinstein le gâte aux pianistes. Il faut être poète et compositeur du calibre de Wagner, pour pouvoir créer un monde à soi, et il faut être compositeur et artiste comme Rubinstein l'est, pour interpréter les œuvres d'autrui de cette manière. C'est là la principale différence entre Rubinstein et Bülow... Bülow est prodigieux, étonnant... mais Rubinstein a le don suprême de créer.

— Vous faites là une distinction précieuse, dis-je au maître, mais elle n'a de vraie valeur que pour ceux qui ont eu le bonheur de ne *pas* vous entendre, vous...

— Ianka est en veine de compliments,

dit Liszt, se tournant vers ma sœur.

— Je le répète, repris-je. Pour ceux que votre jeu a tant de fois enlevés à la réalité, qui ont entendu chanter votre âme sous vos doigts, pour ceux-là, il n'y aura jamais plus de pianistes. Les autres, Rubinstein y compris, jouent des morceaux de musique, incomparablement, je l'admets, mais vous, vous jouez toujours l'âme, les pensées, les sentiments de Liszt... Vous nous transportez dans un monde qui finira avec vous, et dont il ne nous restera que ce paradis du souvenir, d'où, selon le poète, nous ne saurions être chassés...

— Là, là, c'est vous qui êtes poète, chère enfant... mais peut-être il y a du vrai dans ce que vous dites. Sous ce rapport vous auriez dû entendre Taussig; il

avait cette originalité indépendante, dont l'empreinte change la face des choses. C'était le pianiste de l'avenir... Je l'ai vivement regretté... Quel élan, quelle puissance dans cette âme! Il m'arrivait de trouver de nouvelles beautés dans telle ou telle œuvre de Scarlatti ou de Schumann, tant son interprétation savait leur donner du relief... Taussig était mon meilleur élève...

Un jour je pris mon courage à deux mains et je hasardai cette question :

— On dit que Wagner exerça une influence fatale sur le roi de Bavière ; est-ce aussi votre opinion, cher maître? lui dis-je.

— On dit! Mais qu'est-ce qu'on ne dit pas? s'écria Liszt. On ne peut pas juger à la légère d'une chose qui est sans précé-

dent dans l'histoire des arts. Quand Wagner nous disait quel homme il lui faudrait pour réaliser ses projets, pour donner un corps à ses idées, on riait, comme on rit d'une utopie, accessible à peu près comme la lune!... Oui, mille rumeurs courent sur Wagner, qui manquent de fond. Lorsque le revirement dans son sort s'annonça par le grand coup de théâtre, et que le roi de Bavière l'envoya chercher, Wagner dut se croire le jouet d'un rêve; la marraine de Cendrillon venait de ressusciter pour lui... S'il s'était créé un Mécène selon son goût, il n'aurait pu réussir d'une façon meilleure. Je crois que l'influence fatale était réciproque. D'un côté la fantaisie de Wagner aurait épuisé les trésors de Golconde, de l'autre côté la fantaisie du roi surchauffait les projets de

Wagner. Ils se talonnaient mutuellement et firent des miracles!... Il n'est pas étonnant que l'envie s'en soit mêlée. On dit que le roi débuta par la donation d'une villa à Staremberg, qu'il offrit à Wagner en compagnie d'une maison de ville et d'une pension mirobolante. La villa est un conte, la pension était médiocre... On aime beaucoup à agrandir les choses. C'est comme avec Mme Moukhanof. Quand elle paya les dix mille francs de déficit, résultant des concerts que Wagner avait donnés à Paris en 1860, on fit circuler des histoires à dormir debout... « L'ingratitude féroce » de Wagner est un autre thème favori. Qu'en sait-on? On prétend qu'il devait tout à Meyerbeer. Mais quoi? je vous le demande!... *Nous devons nous entre-aider l'un l'autre*, et Meyerbeer

avait fait son devoir, de bonne grâce j'en conviens, voilà tout. Puis le caractère de Wagner échappe à l'analyse. Nous autres artistes, nous sommes une proie très accommodante pour des écrivains qui ont besoin de copie... On nous tombe dessus et l'on écrit tout ce qui passe par la tête... Comme ce feuilletoniste dans un journal français, il y a quelques années, qui débitait des choses charmantes sur la vie à Nohant, sur Chopin et votre serviteur... C'était très bien imaginé, raconté avec élan... mais c'étaient des contes bleus tout bonnement; moi, pour mon compte, je ne me rappelle pas un seul des incidents où l'on me fait figurer... Puis Mme Bernardini qui me nomme, ceci à bon droit, l'ami intime de Berlioz, *auquel je devais tout ce que je suis devenu!*

Où a-t-elle pris cela? Pouvez-vous me le dire?... Vous voyez, c'est ainsi qu'on écrit l'histoire, et, ce qu'il y a de pire... il faut laisser dire les gens et se taire!...

XII

On sait quel immense labeur a été celui de Liszt. Nous possédons près de sept cents compositions de tout genre de sa plume, sans compter maint ouvrage de sa jeunesse perdu ou égaré. Il avait l'habitude de remanier, de polir et de repolir ses œuvres de grande portée, dont il s'occupait souvent dix à quinze ans de suite avant de s'en séparer définitivement pour les faire représenter. On a trouvé après

sa mort, entre autres aussi, la partition complète d'un oratorio, le *Saint Stanislas*, qui se trouve mentionné déjà en 1873 dans une lettre de la princesse de Wittgenstein écrite de Rome à un de nos amis.

« Il s'est établi, dit-elle, à la Villa d'Este et y travaille sérieusement. Pour se mettre en train, il a composé un tout petit poème que je lui avais arrangé... C'est viril, énergique et m'a donné bon espoir pour le *Saint Stanislas*. Comme il me paraît d'assez bonne humeur, je suppose qu'il a de l'entrain dans le travail. *Deo gratias !* »

La princesse de Wittgenstein était bien la personne faite pour l'aiguillonner dans le travail. D'un esprit vaste et d'une érudition des plus rares, elle est occupée

depuis trente ans à une œuvre philosophique dont elle vient de publier le *vingt-cinquième volume*.

J'ai dit ailleurs combien Liszt était pessimiste à l'endroit de la popularité de son école. Je me rappelle sur ce point un mot révélateur, dit à l'occasion d'un article contre lui, qui avait paru dans un journal allemand. On l'attaquait avec une impudence sans égale, on lui demandait compte du monde qu'il fréquentait — et même des compositions qu'il paraphrasait. Par bonhomie, par bonté, il avait paraphrasé une mélodie d'un certain M. Goldschmidt, particulier passionné pour la musique et plus riche en or, à ce qu'il paraît, qu'en talent[1]. Bref, on ne

1. Liszt n'était généralement pas très favorable aux richards, n'ayant point ce respect profond pour

pouvait pardonner à Liszt cette condescendance, et on lui disait son fait crûment. Mais il se trouva quelqu'un pour relever le gant; une réplique parut, réplique aussi incisive et mordante que pleine de cœur. « Comme tous les mortels, dit M. Hengster entre autres, Liszt a naturellement aussi ses faiblesses; mais il serait à souhaiter que toutes les faiblesses hu-

l'or, qui est un des traits caractéristiques de notre temps. Il était de mon avis quand je disais que les poches trop pleines alourdissent l'esprit. Il détestait ces personnages enrichis dont les trésors ne profitent qu'à eux-mêmes. Un soir il fut question d'un de nos riches banquiers qu'une femme de lettres française avait surnommée avec exagération le *Rothschild de Budapesth*. Quelqu'un s'écria d'un air moqueur :

— Non, ce n'est pas le *Rothschild*, c'est le *Monte-Cristo de Budapesth*!

— Du tout, intervint Liszt, c'est le *Monte-Sion* de *Budapesth*.

maines fussent aussi aimables et inoffensives que celles de Liszt. Alors nous pourrions vraiment dire que nous sommes en chemin vers le meilleur des mondes ! »

Liszt nous apporta les articles, et je dus écrire à M. Hengster quelques lignes de remercîment de la part du maître.

« Oui, nous dit-il alors, il n'y a rien à dire ; on ne me voit pas d'un bon œil comme compositeur ! Mais je fais quelques progrès. Il y a dix ans, M. Hengster n'aurait pas osé écrire l'article qu'il vient de publier... Et M. Goldschmidt... Eh bien ! on le persécute, et j'ai voulu lui faire plaisir ! »

Le maître avait la manie d'éparpiller ses compositions manuscrites, en les donnant à ses élèves pour les copier. Parfois il arrivait que les élèves partaient

et emportaient les cahiers. L'histoire d'une partition égarée de cette façon est fort originale.

Liszt m'apporta un jour une charmante lettre de M. Saint-Saëns, ce grand artiste qu'il affectionnait et appréciait particulièrement.

« Saint-Saëns m'écrit du nouveau. Il m'impute un méfait, que je ne me rappelle pas le moins du monde. Lisez plutôt. »

Et je lus ce qui suit :

Paris, 25 février 1884.

Cher et vénéré maître,

Vous recevrez en même temps que cette lettre une partition que vous serez bien étonné de revoir, comme je l'ai été de la découvrir au fond d'une bibliothèque, en fort mauvaise compagnie, avec des manuscrits de moi que je croyais

perdus. En fouillant dans ma mémoire, je me suis souvenu que, dans le temps, M. de B***, que j'ai complètement perdu de vue, me l'avait apportée pour me la faire voir ; il l'aura oubliée chez moi et on l'aura rangée, comme on range souvent chez moi, pour ranger, sans savoir ce qu'on range, ni où et pourquoi l'on range. Je suppose que vous avez confié ce morceau à M. de B*** pour en faire faire une copie, car ce n'est pas une esquisse : c'est une partition terminée dans ses moindres détails, et il me semble que ce n'est pas une de vos moins intéressantes productions; bien que bâtie sur un thème polonais qui n'a rien de merveilleux, avec ce don que vous avez de tout changer en or en y touchant, vous avez trouvé moyen de faire de cette œuvre une chose puissamment originale où vos admirables qualités se déploient à l'aise. Excusez-moi si je prends la liberté grande de vous faire des compliments comme à un simple mortel. Je vous aime tant, que vous ne voudrez pas vous en formaliser.

J'ai bien failli sortir de ce monde depuis un an, et je ne puis songer sans douleur au risque

que ce manuscrit courait d'être perdu. Puissé-je en retrouver un pareil dans chaque coin de mon appartement! etc., etc.

Votre respectueux disciple et ami.

C. Saint-Saëns.

A l'occasion de cette lettre, le maître nous raconta l'anecdote suivante :

« J'étais occupé de ma *Sainte Elisabeth* et, contre mon habitude, j'avais embrouillé et barbouillé un des cantiques à plain-chant de manière à nécessiter une copie. Par hasard Taussig était là justement et il se chargea de l'affaire. J'étais à la veille d'un départ et j'acceptai son offre. A mon retour, en me remettant à l'ouvrage, je fis des changements et je continuai sans me rappeler la besogne faite, ou bien peut-être je voulais m'en passer. Quelques mois plus tard, à une matinée, je jouais

plusieurs parties de la *Sainte Elisabeth.* Taussig, cet endiablé, rougit et, se mettant à son tour au piano, joua aussi un chant d'église, mais là, magistralement. Je croyais rêver! Que joue-t-il donc là?... pensais-je. On l'entoure, on le questionne, et le voilà qui se confesse... C'était mon cantique qu'il avait bien déchiffré, mais non copié, et, le paraphrasant à sa manière, il nous en avait régalés, moi en premier, qui n'en savais plus un mot... Taussig avait bien autre chose à faire, que de copier des chants d'églises! » — conclut le maître en riant.

A propos de M. Saint-Saëns, je me rappelle encore un autre incident.

Lorsque le célèbre auteur de la *Danse Macabre*, dont Liszt disait : « Cette *Danse Macabre* vous empoigne si puissamment

qu'elle vous donne envie d'en être! » était à Budapesth, ce grand maître de l'orgue exprima le désir de connaître les meilleures orgues de la capitale. Nous n'en possédons qu'un de remarquable, et il est à la synagogue. Un journaliste de renom, M. Agai, arrangea donc une sorte de matinée à la synagogue, où M. Saint-Saëns devait essayer l'instrument en présence d'un petit cercle d'élite, invité pour jouir du talent hors ligne de l'artiste français. On alla convier Liszt à la fête. Mais son valet de chambre ne voulut admettre personne, vu que le maître posait pour son portrait. Après de longs pourparlers, on força heureusement la consigne et, entré dans la grande salle, l'on aperçut Liszt assis sur une estrade élevée, entouré de toutes sortes de pianos et d'har-

moniums, et faisant face à six à huit dames dont plusieurs étaient occupées à fixer ses traits puissants sur la toile [1]. Le maître sommeillait au milieu du laborieux silence. Réveillé en sursaut par le bruit des pas, et reconnaissant son visiteur, il sourit :

« Vous me voyez là comme saint Sébastien, lui dit-il, les flèches... sont ces pinceaux ! »

En parlant portraits, je dois en mentionner un qui était particulièrement cher à Liszt, d'abord parce qu'il était attaché au peintre et, surtout, parce qu'il prétendait s'y être reconnu autrement encore que par l'exactitude des traits.

[1]. Un de ces portraits, peint par la comtesse Nemes, née de Ransonnet, peintre de talent, est fort réussi.

Ce portrait semble destiné à une existence aventureuse. L'artiste, le baron Joukowskii,[1] s'était surpassé lui-même dans cette œuvre faite avec autant d'amour que de talent. C'est ce même baron Joukowskii, qui quitta son atelier à Naples et vint s'établir à Bayreuth pour peindre les décorations si justement célèbres de *Parsifal*. L'artiste travaillait sous l'inspiration de Wagner, et c'est à peine s'il parvenait à satisfaire cette imagination hantée par le surnaturel. Quelle floraison, quelle opulence de beauté ! Wagner voulait les fleurs aussi grandes que les femmes et les femmes exactement semblables aux fleurs. Ce n'était pas aisé à faire, mais cela fut fait.

[2]. Fils de M. Joukowskii, traducteur d'Homère (en russe), précepteur et ami du czar Alexandre III.

Or, M. Risch, pianiste allemand et l'Érard du Canada, ayant réussi à intéresser Liszt à sa carrière et ne voulant point retourner à Toronto sans l'ange gardien qu'il désirait dorénavant donner à sa fabrique de pianos, — était en quête d'un portrait de Liszt. Mais il voulait un portrait de main de maître. Liszt pensa au baron Joukowskii; et M. Risch, dans une lettre datée de Langen-Schwalbach, mandait au maître l'effet prodigieux produit par ses lignes d'introduction, et se déclarait en même temps le plus heureux des mortels, depuis qu'il possédait le merveilleux portrait.

Trois mois plus tard, il envoyait des vers anglais de Toronto, ainsi qu'une description fidèle de l'accueil fait à l'image

du maître. Je transcris les paroles mêmes de M. Risch :

« Depuis des semaines, dit-il, la société de Toronto envahit par milliers notre salle. Chapeau bas, recueillis, comme s'ils se trouvaient dans une église, les hommes contemplent ces traits vénérés, admirés, connus par tous. Il n'y a pas de maison à Toronto, où il y ait un piano, et où le nom et les œuvres de Liszt ne soient chéris. La princesse royale Louise et le marquis de Lorne avec leur suite vinrent aussi, avant leur départ pour l'Angleterre, payer leur tribut d'admiration au génie. Ce portrait si saisissant par son naturel, qui fait la gloire de l'artiste, nous donne à tous l'impression que vous êtes au milieu de nous en personne, maître chéri, et le Canada

se sent plus riche, plus heureux, en vous possédant. Un de nos poètes fut tellement enthousiasmé par cette tête splendide, qui semble prête à parler, qu'il composa des vers que j'ai l'honneur de vous envoyer ci-joints. »

Pour nous, qui avions rencontré en voyage des Américains tout aussi fanatiques de Liszt que s'ils l'eussent connu et entendu, les ovations de Toronto n'ont rien d'étonnant. « Si Liszt voulait venir en Amérique, nous disait M. Louth, riche négociant de Boston, en train de parcourir le continent avec sa fille, il pourrait faire des millions, rien qu'en jouant un seul morceau par concert. Je donnerais volontiers cent dollars pour voir et entendre le vieux lion!.... »

XIII

Une femme d'esprit demanda un jour à Liszt si la qualité des voix avait changé ces derniers temps, ou bien si c'était l'oreille de l'auditoire qui s'était blasée — car, à quelques exceptions près, nous baissons sensiblement sur le terrain du chant.

« C'est la qualité des voix qui a changé, ou, pour mieux dire, les talents ne sont pas aussi consciencieusement cultivés et tra-

vaillés que jadis, répondit le maître. — Les arts ont aussi leur saison de floraison — celle des voix exceptionnelles me semble au déclin — pas autant pour l'opéra, si l'on veut, mais surtout dans la vie privée. Je pense souvent, à Rome et à Weimar, combien les arts, en se vulgarisant, perdent de leur intensité. Toute la manière de faire de la musique a changé, — il n'y a plus l'entrain d'autrefois, les intérêts sont trop variés. Cette certaine « poésie du salon aristocratique », comme Chopin avait baptisé l'air du Faubourg Saint-Germain, n'existe plus. C'étaient les amateurs qui faisaient le plus bel ornement des salons, de ces serres-chaudes de l'art. Quelle masse d'amateurs, durant les années 30 jusqu'à 50, dont le talent pouvait bien rivaliser

avec celui des artistes de haut bord! Quelle musique nous entendions à Paris, à Genève, à Milan; musique de dilettanti, en face de laquelle, nous autres, « du métier, » nous avions peu de chance! Surtout les dames! Les comtesses Samoyloff, Potocka, Jamaglio, et quantité d'autres, de date plus récente, dont les voix superbes, travaillées à plaisir, feraient fortune à l'heure qu'il est. Julie Samoyloff était un rossignol, — je n'ai jamais retrouvé ce timbre incomparable dans aucune voix. On me dit qu'à Paris il y a actuellement plusieurs dames, non seulement artistes, mais douées de voix splendides. La plus belle, à ce que j'entends, est celle de la comtesse de Mailly. Je regrette de ne pas la connaître; elle m'aiderait à tirer la

conclusion de ce que je viens d'avancer....... »

Liszt avait connu tous les artistes de son temps, à l'exception de Bottesini le soliste, et s'intéressait toujours encore à toute grandeur naissante en fait d'art ; de même, il restait au courant des publications de tout genre, musicales et littéraires. Les œuvres manuscrites affluaient chez lui par centaines, et force lui était d'en parcourir quelques-unes au moins. En général son jugement était indépendant du suffrage ou du blâme qui accueillait une œuvre d'art. Seulement — et c'est ce qui permettait à ses ennemis de le taxer de partialité, — le respect inné qu'il portait au travail comme tel, et son immense indulgence — indulgence qu'on retrouve d'ailleurs chez

nombre de grands esprits — l'entraînaient parfois à accorder son patronage à des œuvres qui ne méritaient guère cet honneur. Son axiome : « Rien de plus sévère que l'ignorance et la médiocrité », le menait trop loin dans cette voie. Pourtant, il dit dans son livre *Des Bohémiens* : « Faire de l'art et même en bien faire n'est cependant pas encore posséder le don suprême de créer ; c'est la différence du talent au génie. L'un manie des sentiments et des formes déjà connus, l'autre chante en vertu d'une inspiration personnelle, dans les modes qu'elle lui dicte et enseigne. » Par conséquent il lui arrivait de traiter les compositeurs qu'il prenait vraiment au sérieux, avec plus de rigueur que les artistes exécutants.

Ainsi il poursuivait le développement de la musique russe avec une attention soutenue, accueillant les nouveautés musicales qui lui arrivaient du bord de la Néva, non seulement avec bienveillance, mais aussi d'un œil critique, cherchant dans ces compositions cet arome exotique, dont la présence lui semblait indispensable pour qu'elles réalisassent les espérances qui s'attachent à la flore d'un sol nouveau. Et quelle joie s'il ren contrait l'étincelle attendue : quelle fète il se faisait de parcourir Islamey, le « charmant casse-cou » oriental de Balakireff ! Il y a plusieurs années, à une soirée, il fit littéralement les honneurs d'une composition russe aussi curieuse qu'originale. C'étaient les « paraphrases sur un thème favori, dédiées aux petits pianistes, ca-

pables d'exécuter le thème avec un doigt de chaque main. » Le maître jouait les paraphrases, les valses, polkas, marches délicieuses, avec un entrain merveilleux, faisant exécuter le thème à tour de rôle par les invités. Il fut enchanté par cette œuvre ingénieuse comme un « puzzle chinois, disait-il, un joujou, si l'on veut, mais un joujou précieux. » Il répéta la petite polka de Borodine et la valse de Liadoff plusieurs fois, et sut donner au carillon de Rimsky-Korsakoff une couleur inoubliable.

Me montrant un jour l'ouvrage d'un de ces élèves russes, il me dit :

« Il n'y a pas encore de musique russe proprement dite, mais il y a d'excellents compositeurs. L'esprit russe, en fermentation continuelle d'un côté et en-

gourdi de l'autre, aura un immense travail à faire pour pouvoir diriger ses tendances naturelles, résultat du climat et du caractère slave en général. Comme les longs mois de leur hiver sont suivis d'un été court, mais d'un épanouissement fou, la musique des Russes a aussi ces longueurs monotones, agrémentées de quelque mélodie; mais ces mélodies devraient alors avoir la sève surabondante de leur été.... En outre, il y a encore trop de vague, d'indécis, trop de rêves dans cette musique, appelée pourtant, à ce que je crois, à un grand avenir. On sent que les compositeurs se mettent à l'œuvre sous une impression plus ou moins sentimentale, et non pas sous la pression impérieuse d'une idée envahissante. L'idée, c'est le corps, le sentiment

c'est l'impalpable. Vous comprenez ce qui en résulte... Si la musique russe avait la vigueur déterminée et l'originalilé du ciseau d'Antocholskii, elle créerait une nouvelle ère. »

Une autre fois, en parlant d'un quatuor que M. Hasounof, jeune musicien alors âgé de dix-sept ans, avait envoyé au maître, il me dit :

« Pour un enfant de cet âge, l'œuvre est prodigieuse; cela promet beaucoup... mais lui non plus n'a pas trouvé de cordes nouvelles sur la vieille lyre! Les Russes n'ont pas suffisamment approfondi encore le secret d'exploiter les traits saillants de leur nationalité musicale et de leur caractère. Cette originalité enracinée dans le sol natal, émanation de ce sol, inséparable de ses neiges, de ses

steppes, et de la manière dont ses fils envisagent la vie et la mort... C'est là ce qui donnera un jour à leur musique ce cachet individuel, sans lequel elle resterait toujours seulement une variante de la musique des autres pays... Avec leur élan, leur foi, leur talent, ils finiront par trouver ce qu'il leur faut. *Leur art est jeune*, voyez-vous, *et*, *en art*, *la jeunesse est rarement un avantage*!... Ils ont fait déjà des merveilles, et ils en feront. »

XIV

Je ne crois pas avoir jamais passé une heure en compagnie du maître sans qu'il n'ait dit quelque mot spirituel ou frappant.

Un soir de l'hiver passé, tandis qu'il jouait au whist — qui était devenu sa passion dominante — et que j'assistais au jeu en spectatrice, son partner risqua un roi fort mal à propos.

— Que ferons-nous de ce roi? lui demandai-je.

— Oh, rien. Les rois ne sont plus gênants aujourd'hui !

Il ne savait pas quel mot prophétique il venait de dire, mot que les événements devaient ratifier quelques mois plus tard, par la fin tragique du roi de Bavière et la destitution du prince de Bulgarie.

Une autre fois qu'on parlait devant lui d'un ministre des finances qui venait de mourir, et qui, ayant passé sa vie à travailler à sa fortune, laissait des affaires si embrouillées, qu'à peine resta-t-il à ses héritiers la somme avec laquelle il avait commencé sa carrière :

« Oui, dit Liszt, on le croyait grand financier ; c'est comme les médecins qui ne savent pas se guérir eux-mêmes. »

A tout propos, quelle que fût la corde touchée, on était sûr de l'entendre

vibrer. Cette vie à mille facettes avait laissé un trésor d'impressions et de souvenirs, dont l'écho se réveillait à toute occasion. Je ne crains pas de me tromper en avançant que les ombres du passé se pressaient plus serrées dans la pensée de Liszt à mesure que le décroissement non avoué de ses forces le rendait plus songeur. Le sablier s'égrenait imperceptiblement, et, plus il se vidait, plus cette âme, toujours en émoi, se reportait vers les temps de luttes et de jouissances. J'en fis l'expérience un jour, qu'ayant trouvé les *Mémoires de Gréville* sur ma table, le maître se laissa aller à des réflexions sérieuses sur les dangers de la manie « d'épancher son cœur et sa bile » sur le papier. Il avouait s'être très bien amusé avec ce livre spirituel et méchant

à outrance. Il se rappelait en avoir connu l'auteur, mais il prétendait que le passé, qu'on aime tant à idéaliser, perdrait tout son prestige, si les œuvres du calibre des *Mémoires de Gréville* se multipliaient.

« A une époque, nous dit-il, où le tourbillon de la vie m'emportait de manière à me priver du temps nécessaire pour la réflexion, j'imaginai de ne pas me coucher le soir avant d'avoir noté à la hâte, en quelques mots concis, l'essence même de la journée et de mes pensées. Cela dura huit à dix jours, puis quelque chose me détourna du projet, et je n'y pensai plus. Des années plus tard, en furetant dans de vieilles paperasses, un cahier me tomba sous la main, que j'ouvris au hasard. Je restai atterré. Je ne croyais

pas mes yeux; mon écriture seule put me convaincre que c'était bien moi qui avais écrit ces lignes impardonnables. Les coups tombaient drus sous ma plume et le plus drôle était que ces notes ne traduisaient nullement, ni mon opinion sur les gens et les choses, ni mon caractère. C'étaient uniquement des traits d'humeur, d'ironie, de colère ou d'enthousiasme, des idées folles ou méchantes qui n'épargnaient pas même mes amis, et un résumé de balivernes dont l'actualité avait exagéré l'importance... Des mémoires écrits au jour le jour donneront toujours une idée plus ou moins fausse de leur auteur et du temps qu'ils sont censés refléter. Depuis cette expérience faite à mes dépens, je me défie de ces sortes de livres... ils ne sont généra-

lement pas si vrais qu'on voudrait le croire... Gréville était bilieux, gourmand, vindicatif, et, chaque fois qu'il se gâtait l'estomac, le monde lui apparaissait sous un aspect aussi faux que laid... Moi, j'étais passionné et caustique — tout homme passionné doit se méfier de ces premiers mouvements... J'en ai fait de belles dans ces premiers mouvements! — Vous savez. Vers l'an 45 ou 46, la mnémotechnie était la science à la mode; elle vous apprenait à avoir de la mémoire.. Je n'en avais pas besoin, moi! Ma mémoire terrible m'a bien assez fait souffrir dans ma vie... J'aurais mieux aimé connaître la science de l'oubli; malheureusement celle-là ne s'apprend point! »

Cette « mémoire terrible » de Liszt se

révélait même pour les choses les plus infimes. On restait bouche bée en entendant parfois des détails minutieux concernant des faits d'il y a cinquante ans, ce qui ne laissait pas d'imprégner les récits du maître d'un charme tout à fait exceptionnel. Quant à oublier une promesse donnée, cela ne s'était jamais vu chez Liszt ! Si, par exemple, il vous disait : « Je viendrai », il venait, même si des tuiles lui tombaient sur la tête. Le maître avait en général un sentiment excessif du devoir vis-à-vis du monde. C'était une de ses particularités les plus prononcées. Il était impitoyable sur ce chapitre, et détestait les frondeurs de société. Peu avare de sa personne, courtoisement reconnaissant de chaque amabilité, de tout mot bienveillant dont on le saluait, il évitait soi-

gneusement de désappointer qui que ce fût, lorsque l'intention qu'il entrevoyait était désintéressée et que la politesse s'adressait à sa personne, sans arrière-pensée d'exploiter l'artiste. Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu dire que Liszt ait manqué à une invitation après l'avoir acceptée. Aussi, rien ne le froissait autant que de voir d'autres prendre des libertés qu'il ne se permettait point. En ce cas il n'acceptait aucune excuse, si valable qu'elle fût, et l'anecdote suivante le prouvera suffisamment.

Le maître aimait assez les petites fêtes arrangées en son honneur. Nous l'avions donc prié à dîner un jour, en compagnie d'une de ses élèves favorites, arrivée de Paris exprès pour lui rendre visite. Après le dîner, nombre d'amateurs étaient con-

viés pour admirer le talent exceptionnel de Mme Jaell.

Mais le matin du même jour une terrible nouvelle se répandit dans la ville. Le juge suprême de Hongrie (judex curiæ), M. de Maïlath, avait été trouvé assassiné dans son cabinet de travail. L'événement était d'autant plus saisissant, qu'une certaine ironie s'y mêlait, la victime étant justement le chef de cette autorité suprême, appelée à châtier des crimes pareils. Toute la ville était révolutionnée, on avait peur chez soi, on se méfiait de ses domestiques, et à juste titre, puisque les soupçons qui s'étaient portés immédiatement sur le valet de chambre du juge se trouvèrent n'être que trop fondés.

Naturellement nos invités hongrois nous manquèrent; pourtant un d'eux,

parent des Maïlath, ne s'était point excusé, et le maître, qui tenait essentiellement à la présence de ce convive, l'attendait de pied ferme. J'essayai en vain de lui faire entendre qu'il était impossible de supposer que cette personne pût déserter la famille dans les circonstances données...

— Est-ce lui qui a été assassiné? demanda le maître.

— Non.

— S'est-il excusé?

— Non.

— Eh bien! attendons alors. Il viendra!

Et force nous fut de laisser notre dîner se gâter. Nous attendîmes de cette manière une heure et demie, Liszt ne voulant point admettre qu'une cause personnelle quelconque autorisât un manque

de convenance de cette portée. Il fut d'une humeur peu avenante durant le dîner et ne se dérida que très difficilement.

A dix heures enfin, une lettre nous apporta la solution du problème ; le personnage en question s'était précipité sur le lieu du crime, au premier bruit du drame terrible. Il avait de sa main coupé les ficelles dont la malheureuse victime était garrottée, et, dans le trouble inséparable de pareils événements, il s'était trompé d'adresse, et son billet d'excuses avait été porté chez une connaissance mutuelle, qui, étant absente de chez elle, ne nous l'envoya qu'à sa rentrée.

Mais rien n'y fit ; le maître était froissé, et sa rancune tint bon pendant quelque temps.

XV

Un jour Liszt termina une de nos conversations par ces mots :

« Rien de plus sublime que l'indépendance vraie du caractère, sans l'appui de l'indépendance financière. » Cette phrase nous explique bien des traits de sa vie. Lui-même n'avait jamais connu la morsure brutale de la pauvreté ; il n'avait fait que l'entrevoir de très loin ; néanmoins, il n'oublia jamais l'impression reçue.

Cette phrase nous explique aussi sa bienfaisance légendaire et, en même temps, l'admiration passionnée qu'il professait pour des esprits qui, comme Berlioz et Wagner, luttent sans répit contre le courant et sacrifient tout avantage mondain, afin de rester fidèles à l'idéal dont ils ont entrevu la forme divine. Liszt, il est vrai, fit comme eux, mais dans des conditions toujours favorables. Cependant il est beau de voir que, plus il était comblé par une providence engouée de son enfant gâté, mieux il comprenait les souffrances morales engendrées par la pauvreté, ce fléau plus terrible encore pour les intelligences élevées que pour le commun des hommes. Ah ! comme il connaissait les plaies secrètes, l'orgueil douloureux de ces débutants de l'art, sortis parfois de l'argile

le plus humble, s'acharnant à leurs études en jeûnant, transis de froid, mais soutenus dans cette lutte à outrance par l'idée consolatrice de pouvoir peut-être un jour donner du pain à de vieux parents, — consolation qui n'est qu'un fardeau de plus, mais dont la perspective seule centuple la force et fait accomplir des prodiges !

A l'âge de quinze ans ; Liszt donna déjà des preuves éclatantes de la délicatesse et de l'indépendance fière de son caractère, en ce qui touche les questions d'argent. Son père étant mort subitement à Boulogne-sur-Mer, l'enfant désespéré, habitué jusque-là à ne connaître de la vie que la surface riante, se trouva tout d'un coup seul, sans appui, en face d'engagements nombreux, contractés durant la

maladie de son père et pour ses funérailles. Au lieu d'attaquer les quelques milliers de florins déposés pour sa mère chez le prince Eszterhàzy, ou de faire un emprunt chez un de ses nombreux amis, il vendit son précieux Érard à bas prix, afin de suffire immédiatement aux exigences. Dès ce moment, au milieu même de son désespoir, il se sentit responsable du bonheur de sa mère. Il la fit venir à Paris, où il s'établit avec elle, se constituant son protecteur, son soutien, et l'entourant d'égards chevaleresques et d'une tendresse dont le trait suivant donnera la mesure. S'il lui arrivait de rentrer tard, à des heures indues, sachant que sa mère dormait déjà, il s'installait sur les escaliers, où on le retrouvait le matin engourdi, fatigué, mais heureux de ne

pas avoir troublé le sommeil de sa mère adorée.

Conformément aux vues de son père, il commença par donner des leçons, et c'est à cette époque que se rattache l'idylle enchantée de sa jeunesse, idylle qui faillit lui coûter la vie. Son amour précoce pour une de ses élèves, la jeune comtesse de Saint-Cricq, amour partagé et favorisé par la mère de la demoiselle, est trop connu pour que j'en répète ici les péripéties; il suffit de dire que l'écroulement de ses rêves le jeta dans une maladie de langueur qui lui fût devenue fatale, si le sentiment du devoir envers sa mère n'eût triomphé de son état morbide. C'est à ce moment qu'il écrivit les lignes suivantes :

« La pauvreté, cette vieille entremet-

teuse entre l'homme et tous les maux, m'arracha à ma chère solitude, et me mit en face d'un public dont dépendait non seulement ma propre existence, mais aussi celle de ma mère. Jeune et passionné, je souffrais cruellement du contact avec les choses extérieures, auxquelles ma vocation de musicien m'exposait, tandis que mon cœur était exclusivement adonné aux sentiments mystiques de l'amour et de la religion. »

Cette période de luttes avec les réalités de la vie avait laissé des traces indélébiles dans cette âme aussi fière que charitable. J'insiste sur ces actes de bienfaisance, dissimulés aussi soigneusement que des crimes. Ses grandes donations, dont l'Europe entière a retenti dans le temps, et qui représentaient une fortune

royale, ne peuvent se mesurer avec les mille traits ingénieux dans lesquels ce cœur de Christ manifestait sa substance la plus sublime.

J'ai dit ailleurs que je lui tenais lieu de secrétaire pendant quelques années. Les lettres lui arrivaient de toutes les parties du monde[1], aussi variées dans leur contenu d'une part que monotones dans un autre sens. Toujours et invariablement la même idolâtrie — il devait en avoir la nausée — et toujours on lui demandait quelque chose. S'il avait voulu

1. Rien ne m'amusait autant que les invitations d'outre-mer, d'une naïveté inouïe. Telle élégante de Chicago lui envoyait une carte d'invitation pour son *at home*, telle autre lui mandait qu'il était invariablement à la tête de sa liste d'invités. Une dame d'Omaha le priait à son « jour », lui promettant de faire exécuter plusieurs de ses compositions, etc., etc.

parcourir les œuvres manuscrites de musique et de littérature qu'on lui envoyait, sollicitant de lui aide et conseil, sa vie entière y aurait passé; encore n'aurait-il pu satisfaire tout le monde. Puis les autographes, ces fléaux de toute renommée! Il se vit forcé de faire insérer dans les journaux une note dans laquelle il déclarait que, dorénavant, François Liszt se refusait à toute prétention de ce genre. La même note fut imprimée en forme de lettre et envoyée en réponse aux milliers de suppliants. Et enfin — *last but not least* — les appels à sa bourse! Les trésors de la Banque d'Angleterre ne lui auraient point suffi s'il avait toujours suivi son premier mouvement. Pour cet homme généreux, qui avait semé l'or par millions, sans jamais s'inquiéter de ses

propres besoins, pour cette nature royale qui mettait son talent au service de la bienfaisance sans jamais compter, c'était toujours une mortification de dire non et de refuser le denier demandé. Sa bonté était inépuisable, on ne pouvait la lasser, et j'admirais ce cœur naïf qui ne cherchait même pas à discerner si les mains tendues vers lui étaient dignes de ses bienfaits. Il faisait le bien parce qu'il en avait le besoin impérieux, et son cœur, comme une église, était ouvert à toute l'humanité.

Pourtant, l'ingratitude récoltée souvent par son noble désintéressement lui faisait bien de la peine. Lui-même était homme à se vanter de tout bienfait reçu, et rien ne lui était aussi antipathique que l'ingratitude qu'il avait baptisée « l'indigence

du cœur ». Par contre, il n'aimait point qu'on se vantât de largesses non pratiquées. M. Trifonof raconte, par exemple, que Liszt, à l'âge de neuf ans, fut comblé de cadeaux par le prince Nicolas Eszterhàzy. Liszt a biffé tout le passage, mettant à sa place : « N. B. Le prince Nicolas Eszterhàzy, frère du prince Paul, qui fut pendant de longues années ambassadeur à Londres, *ne m'a jamais fait aucun cadeau*. Mais, depuis l'année 40, l'ambassadeur me témoigna toujours beaucoup de bienveillance. »

Pour revenir à la correspondance du maître, il m'envoya un jour une « fraîche marée de lettres », toutes fermées encore, telles qu'il les avait reçues de la poste. Je devais les parcourir d'avance, et choisir celles qui demandaient une réponse.

Je tombai sur une lettre sans orthographe, écrite d'une main tremblotante et contenant le compte d'une toilette d'homme complète, dont le chiffre était assez considérable. C'était une mère qui faisait un récit enthousiaste du premier concert de son fils, en ajoutant, que conformément à la volonté du maître, le jeune homme ne se doutait pas le moins du monde d'où les beaux habits lui venaient et croyait que sa mère les lui avait fournis avec ses épargnes.

Sachant à qui j'avais affaire, je pris une mine indifférente pour communiquer le contenu de ces lignes, mais, à peine avais-je prononcé le nom de la correspondante, que Liszt m'ôta la lettre des mains, l'empocha, et me dit :

— Passons à autre chose.

Malheureusement la journée devait être désastreuse pour sa modestie, car un autre de ses disciples, d'une célébrité naissante, lui écrivait : qu'arrivé au lieu de sa destination, il avait vu avec reconnaissance de quelle manière ingénieuse le maître lui avait aplani le terrain ; grâce à lui, les difficultés pécuniaires ne faisaient plus entrave à l'exécution de ses projets de concert, et, triomphant, il envoyait le programme imprimé de sa première « académie »... Un troisième lui mandait le bon accueil qu'il avait trouvé dans nombre de familles à Paris, à la suite de ses soins providentiels. « Vos lettres d'introduction, maître chéri, ont agi comme des « sésames » merveilleux. Au lieu de vivre en ermite dans la Babylone moderne, comme j'ai fait l'année

dernière, je me trouve inopinément faire partie des bienheureux papillons, tourbillonnant au soleil... »

Une autre fois nous avions pris rendez-vous pour aller voir l'exposition de peinture. Par hasard, contre l'habitude des femmes, nous arrivâmes trop tôt, et, ayant été admises par son valet de chambre, je fus fort étonnée de trouver le maître assis devant une table jonchée d'un tas de billets de banque et de lettres, portant des adresses écrites de sa main. En nous apercevant, ma sœur et moi, il eut un mouvement d'humeur, presque de gêne, mais, se rassérénant aussitôt, il sonna, nous fit donner du marsala et des gâteaux comme de coutume, et nous invita à nous mettre à l'aise.

— Vous me trouvez attelé à une rude

besogne, nous dit-il. Je joue à la Providence. Rôle ingrat, mais enfin il me faut passer par là deux fois l'an. Du reste, je suis fait aux exigences de la vie, mais qui remplira ce rôle quand je n'y serai plus? C'est ce qui me donne à penser quelquefois.

— Personne jamais ne vous remplacera, ni dans ce rôle ni dans aucun autre, répondis-je. J'avais ôté mes gants et m'étais installée à ma place habituelle, en face de lui, sur le petit canapé. — Je vous aiderai, voulez-vous?

— Bon, faites! Et, d'un mouvement de la main, il m'envoya le paquet de billets de banque. Soyez assez bonne pour remplir les enveloppes selon la somme mentionnée dessus, dit-il.

— Ne serait-ce pas plus simple d'en-

voyer les sommes par mandat-postal? demandai-je.

— Non, chère enfant, il faut bien leur dorer la pilule par un mot affectueux... C'est assez triste de recevoir de tels envois...

— Mais plus triste encore de ne pas en recevoir, si l'on en a besoin, répliquai-je, émue jusqu'aux larmes par la bonté de ce cœur sans égal; et j'admirai, tout en répartissant l'argent, avec quelle minutieuse ponctualité il donnait à chacun le titre qui lui revenait (qui est si cher aux allemands) de fonctionnaire en retraite, de veuve de tel ou tel membre de l'orchestre, etc. Il tenait immensément à ces petits égards, sachant combien le pauvre, qui a passé sa vie dans un labeur incessant pour arriver à un certain degré

de considération, se cramponne fanatiquement à ces minces résultats, plus fictifs que réels. Et lui, qui planait si haut, avait une indulgence délicate pour toutes ces petites faiblesses humaines, qui sont un appui moral pour les moins bien partagés de ce monde.

Inutile de dire, qu'en prenant congé, il me serra la main en disant :

— Nous nous entendons, n'est-ce pas? La scène de ce matin reste entre nous !

Mais je ne puis énumérer les souffrances soulagées par la prévoyance de ce cœur unique. Sa main était bien cette main bénie dans laquelle les cinq pains de l'Évangile se multipliaient par milliers! Une partie des lettres qui lui arrivèrent pendant mon secrétariat volontaire est

restée en ma possession, témoignage de la grandeur de Liszt, mille fois plus précieux à mes yeux que les lauriers dont on le couvrait à ses concerts, et dont nous nous disputions à l'envi les bouquets.

XVI

Au milieu d'une grande discussion sur le chauvinisme, quelqu'un demanda à lord Beaconsfield :

— Que nommez-vous donc un bon patriote ?

— L'homme qui fait honneur à son pays, répondit le célèbre Premier.

— Comment ! Même s'il est loin et ne se soucie pas de sa patrie ?

— Pardon, alors, tout grand qu'il soit,

il ne fait plus honneur à son pays. Mais on peut être loin de sa patrie et pourtant lui être utile, l'essentiel est *qu'on le soit!*

Ces mots du grand patriote anglais me reviennent à l'esprit chaque fois que j'entends reprocher à Liszt de petits péchés d'omission, dont on lui faisait des crimes de lèse-majesté. Il ne savait pas notre langue! Hélas! combien il y a de vieillards en Hongrie, nés au commencement du siècle, qui ne savent pas non plus le hongrois! Le comitat même où Liszt est né, est précisément le seul dans toute la Hongrie où l'élément allemand persiste à prédominer. Néanmoins Liszt désirait si vivement s'assimiler à sa nation, qu'à plusieurs reprises il essaya d'apprendre le hongrois. Il n'y réussit point. Cette langue si belle et si sonore, cadencée et puis-

sante, se refuse à une étude superficielle, comme elle suffit pour les langues latines. N'étant apparentée à aucun des idiomes européens, elle offre à l'étranger les mêmes difficultés que le turc ou le persan. Ne parvenant donc pas à *parler* le hongrois, Liszt dut se contenter de se *sentir* magyar et d'agir comme tel. Tous ceux qui, à l'occasion de sa mort, lui jetèrent l'anathème du « mauvais patriote », auraient mieux fait de ne pas oublier que, *si les faits parlent plus haut que les paroles*, Liszt était meilleur patriote que beaucoup de nos brillants orateurs. Quel était son crime? Il vivait à l'étranger! Mais que serait-il devenu, grand Dieu ! si on l'avait laissé en Hongrie à un temps où, sauf quelques familles aristocratiques, personne ne s'occupait des beaux-arts;

où il n'y avait ni conservatoire, ni école de musique chez nous? Soixante-dix ans plus tard, à l'heure qu'il est, nos peintres et nos musiciens nous *reviennent* bien — pour un temps — de l'étranger où ils sont devenus grands, mais toujours encore *ils s'en vont* au dehors pour le *devenir!*

Liszt ne connaissait presque pas sa patrie, et pourtant, au moment donné, le feu sacré du patriotisme s'empara de son âme et lui montra la voie qu'il devait prendre. Ayant quitté son pays à l'âge de neuf ans, s'étant assimilé, par ses goûts, par ses penchants, à la nation qui l'avait soutenu seize ans durant dans son développement intellectuel et moral, tout ce qui crée les liens les plus durables entre l'homme et le sol où il vit : ses combats,

ses triomphes, ses joies et ses amours, *attachait Liszt à la France*. A la France! à ce grand foyer de l'esprit, centre des arts et de l'intelligence, toujours prêt à accueillir le génie et à lui prodiguer son encouragement. — Cependant, telle fut la puissance mystérieuse des premières impressions de son enfance, qu'à la nouvelle du fléau terrible de l'inondation qui frappait sa patrie en 1838, le magyar s'éveilla en lui intact, fougueux, généreux et noble.

Il était à Venise lorsque le cri de détresse de la Hongrie arriva jusqu'à lui; il en décrit l'impression dans une lettre adressée à Lambert Massard : « La nouvelle de ce malheur terrible m'a si puissamment empoigné, dit-il entre autres, que mon cœur ne trouvera plus de repos,

mes yeux ne connaîtront plus de sommeil, que je n'aie trouvé le moyen de donner mon obole pour l'allègement des souffrances de mon pays.....

« Par ces sentiments tumultueux et inconnus jusqu'ici, le sens du mot « patrie » me fut révélé. Je me vis tout d'un coup transporté dans le passé, et je retrouvai, intacts et purs dans mon cœur, les trésors de mes souvenirs d'enfance. Une nature grandiose se déroulait devant mes yeux : le Danube se précipitant par-dessus des rochers; de vastes plaines verdoyantes, sur lesquelles des milliers de moutons broutaient paisiblement ! C'était la Hongrie, ce sol fertile et généreux, qui avait engendré une race si noble ! C'était ma patrie ! — Et moi aussi, m'écriai-je dans un accès de pa-

triotisme, dont vous sourirez peut-être, moi aussi je suis le fils de cette nation vaillante et indomptable, qui verra encore des jours meilleurs!.....

« Cette race a toujours été grande et héroïque. Dans ces poitrines d'athlètes, seuls des sentiments nobles avaient leur place. Ces fronts fiers ne sont pas faits pour l'esclavage. Leur intelligence, plus heureuse que celle des autres nations, ne s'est jamais laissé éblouir par des splendeurs trompeuses; leur pied n'a jamais erré dans les mauvaises voies, leur oreille n'a jamais écouté la parole des faux prophètes... On ne leur a pas dit : « Le Christ est ici..... il est là..... » Mais qu'une voix puissante vienne les réveiller de leur somnolence..... Ah! comme ils vont s'emparer de la vérité!

Quel asile sûr ils lui prépareront dans leur cœur, de quel bras glorieux ils la défendront ; — car ils sont courageux et forts... Rien n'a consumé encore leur volonté, rien n'a trompé leurs espérances !...

« Oh ! ma patrie lointaine et sauvage ! mes amis bien-aimés et inconnus, ma grande, ma noble famille ! Ton cri de détresse m'a rappelé à toi, et, frappé au cœur par ta voix, je baisse la tête en toute humilité, confus d'avoir si longtemps pu t'oublier ! »

En effet Liszt quitta Venise et s'en fut à Vienne, afin d'y donner deux concerts, en faveur des inondés de la Hongrie. Les deux concerts projetés montèrent jusqu'à *dix* et l'enthousiasme sans précédent des Viennois n'était point encore satisfait. Les recettes royales de ces

« Académies » s'en allèrent toutes vers la Hongrie, accompagnées par la sympathie la plus vraie de l'artiste généreux.

Ce don ne fut que le début d'une longue série de faits semblables. Dès lors Liszt ne perdit plus de vue sa patrie. Il ne donnait pas seulement à pleines mains chaque fois qu'il visitait la Hongrie, ou qu'une calamité frappait notre pays, mais il sut en outre intéresser l'étranger à notre sort et nous valut de multiples bienfaits. Il prouvait son patriotisme en ouvrant sa porte, ses bras et sa bourse à tout compatriote. Je pourrais désigner quantité d'artistes, d'origine hongroise, arrivés à l'étranger au renom et à la fortune, avec l'aide généreuse de Liszt, qui, au besoin, payait pour eux de

sa personne, uniquement parce qu'ils étaient Hongrois.

N'est-ce pas réfuter, par des faits éloquents, les insinuations malveillantes et ingrates de certaines fractions chauvines?...

Pourquoi ne se rappelle-t-on pas plutôt l'année 1839, où le premier artiste du monde, envisagé par ses compatriotes comme le représentant de leurs intérêts intellectuels, porteur de leur idéal, de leurs aspirations naissantes, fut accueilli avec enthousiasme par un peuple grisé de sa propre effervescence, qui l'emportait vers des régions spirituelles laissées incultes jusque-là?

Ce sont des souvenirs plus dignes de nous que ceux des années récentes, plus dignes de celui qui fut le premier à faire retentir le mot « Magyar » de par le

monde, et à répandre le germe de cette sympathie dont l'étranger nous gratifie aujourd'hui. A une époque où la Hongrie était moins connue que la Chine par l'Europe civilisée, Liszt se disait Magyar avec orgueil, jetait sur sa patrie le prisme chatoyant de sa gloire, et nous gagnait les cœurs par ses *Rapsodies Hongroises*. Ce que nous devons à ces rapsodies, je l'ai su par des rencontres de hasard. A Florence par une famille russe; en chemin de fer par des Américains.

On a généralement encore des idées fort arriérées sur la Hongrie. Il y a cinq ans, en Italie, à une table d'hôte, ma sœur m'ayant parlé hongrois, un groupe d'Anglais commença à discuter notre pays, et l'un d'eux amusa son monde d'un récit fort spirituel, faisant une pein-

ture minutieuse du Budapesth actuel, où, à son dire, « la société parle encore latin, où les hommes portent le costume national chamarré de broderies, et où les femmes se promènent en robe décolletée, coiffées du coquet petit bonnet brodé d'or, tandis que les chevaux hongrois galopent librement sur le corso du Danube, au milieu du va-et-vient d'une foule plus pittoresque que propre... » Le reste était à l'avenant. « C'est uniquement en politique que la Hongrie est au niveau des peuples européens, continua le narrateur, écouté religieusement par son auditoire, mais, la politique exceptée, elle est encore à l'état d'enfance en fait de civilisation. »

Des cinquante personnes présentes, pas une ne protesta!

Par contre, j'ai trouvé des gens qui voyaient en Liszt le représentant de la Hongrie et la mesuraient à sa taille. Jugement tout aussi extrême que l'était celui de mon Anglais — en sens inverse.

Les *Rapsodies Hongroises* nous montrent la Hongrie sous son côté lyrique et martial : ses souffrances, ses espérances, sa fougue puissante, ses combats et ses triomphes, et ce fond de caractère à la fois nonchalant et bizarre qui se dérobe à l'analyse. Elles trouvèrent un écho dans tous les cœurs. En Russie, en Angleterre, en Écosse, elles ont été et sont jouées avec passion. Mais qui ne les a pas entendues exécutées par Liszt lui-même, ne peut se faire une idée juste ni de leur valeur, ni de l'effet magique qu'elles peuvent produire.

Je n'oublierai jamais une de ses matinées si recherchées, si brillantes, où il joua la seconde de ces rapsodies, dédiée au comte Ladislas Téléky, de tragique mémoire. Ce fut une révélation! Pour la première fois je sentis que l'artiste était bien le sang de notre sang, et que, si sa bouche ne parlait pas notre langue, son âme la parlait d'autant mieux. Le feu et la douceur du vin de Tokaï se retrouvent dans ces mélopées langoureuses, dans ces rythmes hardis et dans le fluide électrique qui s'en dégage. Le dicton : « Le Hongrois s'égaye en pleurant » qui caractérise d'une façon si concise l'humeur magyare, n'a jamais été mieux interprété et, cela, dès les premières mesures, aux notes graves, pompeuses, d'un tragique profond, évoquant la ronde aux mouve-

ments majestueux et lents qui rappelle les débuts de la polonaise, où les paires de danseurs, se tenant par la main, se laissent bercer avec dignité dans leur tristesse pour s'abandonner graduellement aux allures plus accentuées du *lassù*. Les mélodies, cueillies au hasard sur la lyre nationale, déroulent toute la gamme du sentiment : recueillement, peines d'amour, volupté du malheur partagé, désir et renoncement, deuil du patriote, désespérance qui n'est autre chose que la nostalgie de la liberté enracinée dans le cœur de ce peuple qui a saigné durant des siècles dans l'esclavage! Rien de plus étrange et de plus mélancolique. Puis, peu à peu, le rythme s'anime, saccadé, brusque, coupé par des soubresauts, mais toujours d'une mélodie enivrante.

L'allégresse prend le dessus ; un feu contagieux se communique aux couples de danseurs ; ils se cherchent, ils se fuient, ils s'enlacent, ils se quittent ; le délire de l'ivresse s'empare des âmes enfiévrées, entraînées dans le tourbillon de flamme de cette musique toujours plus éclatante, plus échevelée, rendant si admirablement cette fougue déchaînée allant jusqu'à ce cri sauvage, paroxysme de la furie et du bonheur, qui s'échappe de temps en temps des lèvres du danseur, fût-il prince ou paysan, et dont la note aiguë, vibrante et passionnée, électrise la foule comme le son d'une fanfare !...

Ah ! comme il renversait alors sa tête de lion, comme sa face rayonnait de cette inspiration sublime dont nous ressentions tous l'entraînement irrésistible !... Enten-

drons-nous jamais encore une musique pareille? Cette âme de feu nous sera-t-elle jamais rendue, sous quelque forme que ce soit?... Question inutile, dont je n'entendrai plus la réponse...

XVII

Ah ! le spectacle piteux qu'un aigle dépaysé, forcé à raser le sol au lieu de vivre dans l'azur ! Je crois fermement que son séjour à Budapesth mûrit la résolution de Liszt de visiter les lieux de ses triomphes d'autrefois. Habitué dès sa jeunesse à être entouré par tout ce que l'intelligence avait de plus haut, il se voyait annuellement réduit à mener, durant plusieurs mois, une vie de bon

bourgeois. Il sentit alors le besoin irrésistible d'oublier les expériences peu réjouissantes qu'on le forçait à faire, en retrouvant ailleurs l'atmosphère dont il ne pouvait à la longue se passer, et que notre climat ne lui offrait point.

Certes, s'il se montrait en public, si l'on exécutait une de ses compositions, il était toujours frénétiquement acclamé. C'est dans le caractère hongrois d'aimer les ovations, l'enthousiasme bruyant, mais, par contre, on se lasse très vite des idoles, surtout dans la vie privée, et l'intérêt soutenu du public n'accompagne guère que les faits et gestes des grandeurs politiques ; — et encore !

Dans d'autres pays, la société se façonne principalement sur l'exemple de la cour. Elle perd insensiblement son ca-

chet original pour adopter les goûts et les antipathies de la sphère qui donne le ton. Chez nous ce n'est pas ainsi. Chose curieuse et peut-être unique dans l'histoire des mœurs, la société hongroise ne se plie qu'à ceux des penchants de la cour dont la poursuite correspond à ses propres goûts. Même les courtisans ne se croient nullement tenus à suivre les voies tracées par d'augustes mains, si elles ne s'accordent pas avec leurs inclinations personnelles. On sait combien le sport de tout genre est de mode à notre cour : équitation, chasses, courses, sont à l'ordre du jour. Sur ce terrain, l'émulation qu'elle donne n'a pas été sans résultat. Tout le pays, l'aristocratie en tête, raffole des chevaux et de tous les plaisirs qui s'y rattachent. Ce-

pendant, la famille royale est aussi très littéraire. Le prince royal s'occupe sérieusement des sciences et de la littérature, il est l'auteur de plusieurs ouvrages de mérite et membre de l'Académie des sciences de Budapesth. La princesse royale Stéphanie, toute jeune et belle qu'elle soit, ne s'occupe pas non plus exclusivement de plaisirs futiles; bien au contraire, elle est une amie passionnée des beaux-arts et des lettres. Très bonne musicienne, elle dessine aussi délicieusement, et vient d'orner de plusieurs dessins l'ouvrage monumental : *La Monarchie austro-hongroise en paroles et en images*, paraissant sous l'égide du prince Rodolphe, fondateur de l'œuvre. Une charmante anecdote s'attache à ces dessins. Suivant le plan sur lequel est basée

cette entreprise de longue haleine, les honoraires des collaborateurs sont fixés d'avance. Par conséquent, lorsque le comité accepta les esquisses de la princesse royale, on lui décerna aussi la somme qui lui revenait à bon droit. Mais comment lui faire parvenir l'argent? On ne savait de quelle manière s'y prendre. Alors le prince royal eut l'ingénieuse idée de le lui offrir enregistré dans un livret de caisse d'épargne. Le livret portait le nom de la petite archiduchesse Elisabeth, fille de la mère artiste.

L'archiduchesse Marie-Valérie, de son côté, s'amuse depuis son enfance à composer des poésies qu'elle publie dans divers journaux allemands, ainsi que de petites pièces de théâtre, dont deux ont déjà été représentées en famille à la cour.

L'archiduchesse porte un intérêt réel à tout ce qui est jouissance intellectuelle, et en donna une preuve touchante il y a deux ans. Ne connaissant point encore Liszt, ne l'ayant jamais vu ni entendu, elle voulut enrichir sa jeune vie d'un souvenir ineffaçable. Sans se faire annoncer, elle alla donc trouver le maître en compagnie de sa cousine, la princesse Amélie de Bavière. Le maître était malade; c'était le matin même du jour où il nous écrivit le petit mot que nous avons reproduit en autographe. Ces dames arrivèrent, gracieuses, enjouées, et émerveillées de voir le grand homme, qu'elles s'étaient figuré formidable et sérieux, si bon enfant, momentanément rajeuni par le rayon lumineux dont leur enthousiasme naïf illuminait cette heure

charmante. Elles se firent expliquer par lui les tableaux qui ornaient les murs de son appartement, admirèrent les meubles brodés, tout cet intérieur artistique et sobre, et enfin Liszt se mit au piano et leur donna un vrai festin musical, pressentant peut-être que son auditoire emporterait un souvenir, condamné d'avance à rester à jamais unique. A leur départ, le maître voulut naturellement accompagner ses augustes visiteuses; mais l'archiduchesse Marie-Valérie ne lui permit pas de quitter sa chambre, et de ses propres mains lui « ferma la porte au nez ». — Quelques jours plus tard, ces dames envoyèrent à Liszt leur grande photographie, joliment encadrée, et signée de leur main.

Le vieux maëstro fut profondément

touché et de la visite et de l'envoi des portraits. L'hommage de la jeunesse a, pour le vieil âge, un charme singulier, à la fois attristant et gratifiant; mais c'est la note mélancolique qui sonne plus haut!

Ces dernières années, les surprises de ce genre devenaient de plus en plus rares durant les mois que Liszt passait dans notre capitale.

Ailleurs, on s'arrache les lions littéraires et artistes, chez nous on les fuit. Ils troublent le doux laisser-aller oriental, cette paresse d'esprit délicieuse qu'on n'aime pas à secouer inutilement. La politique absorbe uniquement les hommes...

Puis, nous ne sommes pas curieux du tout, nous autres Hongrois. L'effet nous suffit; du moment que l'effet est agréable, nous n'en recherchons point la cause. Si le

joujou nous convient, nous ne nous soucions guère ni de son mécanisme, ni de son inventeur. On commence, par exemple, à avoir du goût pour la peinture. On va voir les expositions avec un zèle des plus louables, on achète même des tableaux, mais personne ne s'inquiète des peintres, personne ne s'intéresse à eux. De même on écoute la musique, les salles de concert sont combles, mais l'on ne se dispute point les artistes; on leur laisse tout le loisir de se reposer sur leurs lauriers.

Ce n'était pas ainsi, dit-on, il y a trente ans, du moins pas dans l'aristocratie, qui avait pris à l'étranger des goûts intellectuels d'un ordre plus élevé. Nous traversons une époque de transition, mais, hélas! c'est le cas de répéter

le mot célèbre de Liszt, en réponse à la remarque du roi Louis-Philippe :

— Vous rappelez-vous le temps, lui dit le roi, où vous avez joué chez moi, comme petit garçon, alors que j'étais encore duc d'Orléans? Les choses ont changé depuis!

— Oui, sire, mais pas pour le mieux! répliqua Liszt sèchement.

La réponse coûta à Liszt le grand cordon de la Légion d'Honneur, mais elle restera à jamais une preuve de plus de la noble indépendance de son caractère.

Chez nous aussi, les choses ne changent pas pour le mieux. On n'imite pas même la cour qui recherche la société des hommes de talent, des artistes.

Tant que Liszt nous arrivait en hôte, pour peu de temps, il fut fêté, entouré....

puis on s'habitua à le voir, *il était chez lui;* — et tout fut dit.... Alors il se redressa.

— Vous irez vraiment en France et en Angleterre? lui demandai-je le dernier jour qu'il passa chez nous. Il renversa la tête avec son mouvement habituel, et répondit d'un ton inoubliable :

— Oui, oui. Je ne mourrai pas d'isolement les mois prochains!...

Et d'une main tremblante déjà, mais toujours puissante encore, il ressaisit la coupe enchantée de la vie!

Nous tâchions de le dissuader de ce voyage. Ne connaissant pas le pressentiment secret dont il subissait l'influence, nous craignions l'effet des fatigues sur sa santé déjà chancelante; nous ne voulions point le voir, allégorie vivante des rigueurs inexorables du temps, sur le

théâtre même de ses triomphes passés. Mais tel fut son prestige, que sa présence suffit pour réveiller tous les échos de sa grandeur. Il se retrouva soudain le centre d'une foule d'élite; la royauté le comblait de ses faveurs, les arts et les sciences venaient le saluer..... Une dernière fois encore il avait revêtu la pourpre de sa gloire, pour s'éteindre dans les feux irisés d'un radieux coucher de soleil!

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 20625.



